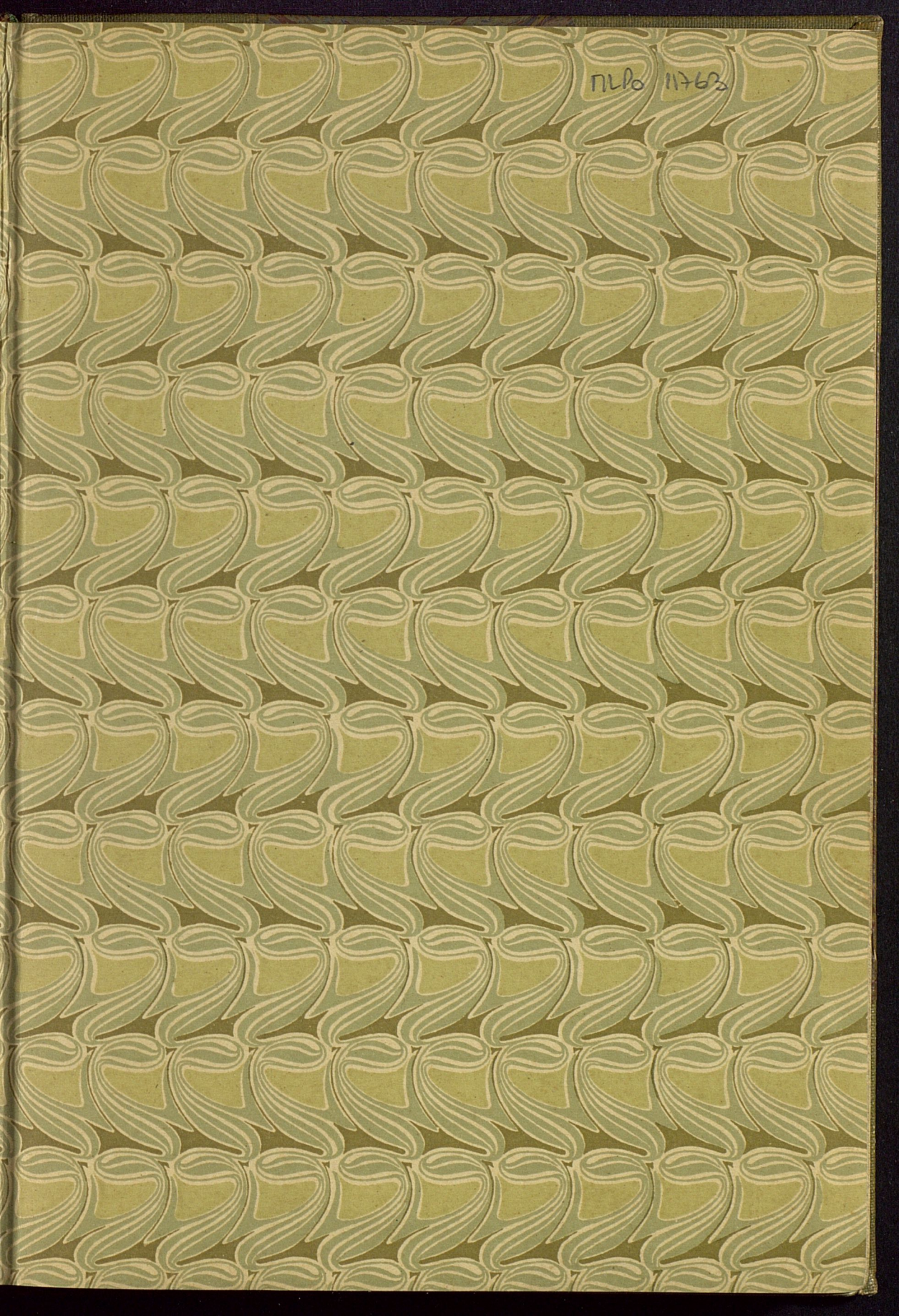
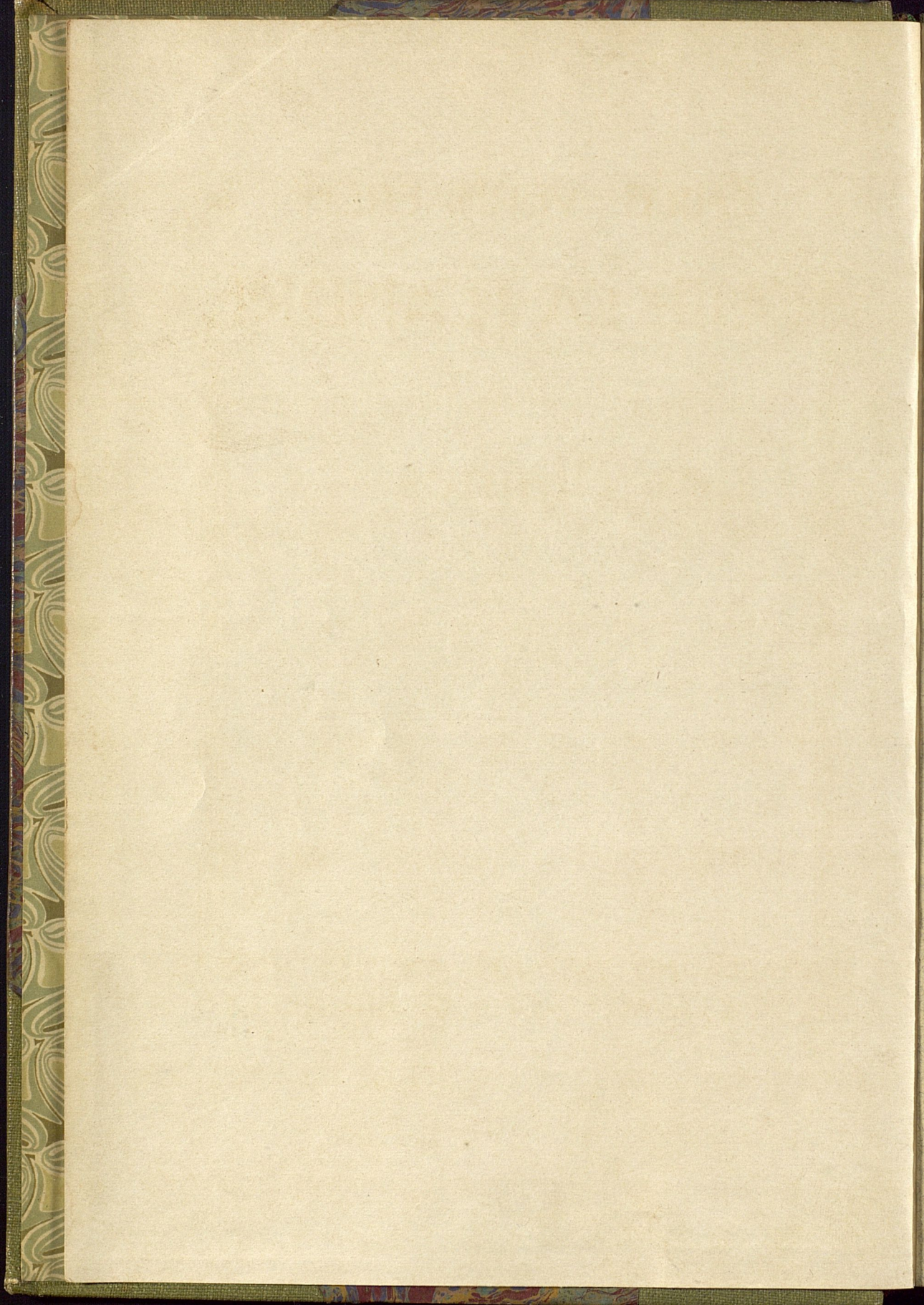


PLP 11762





⊙ ÉMILE VERHAEREN ⊙

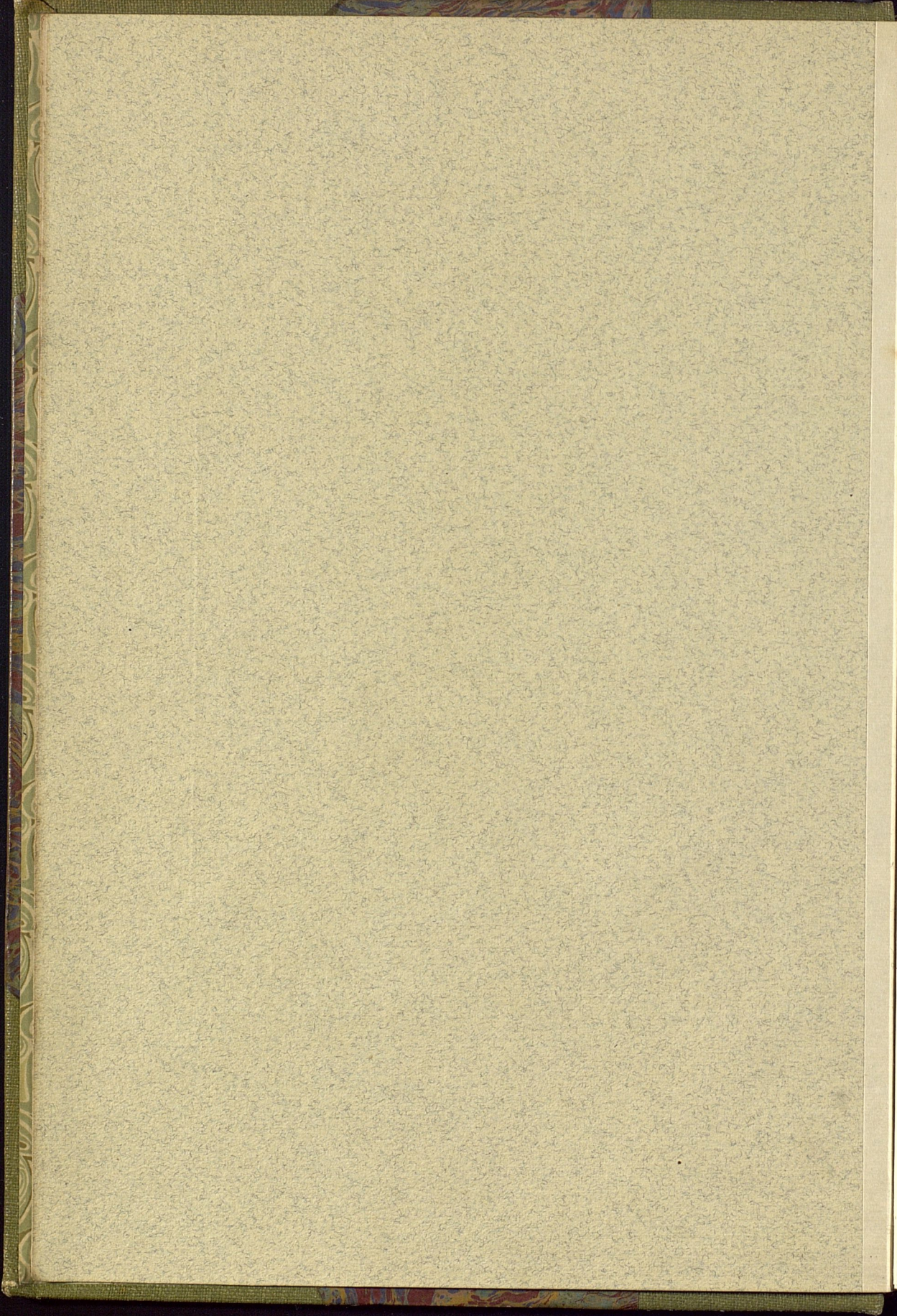
TOUTE LA FLANDRE

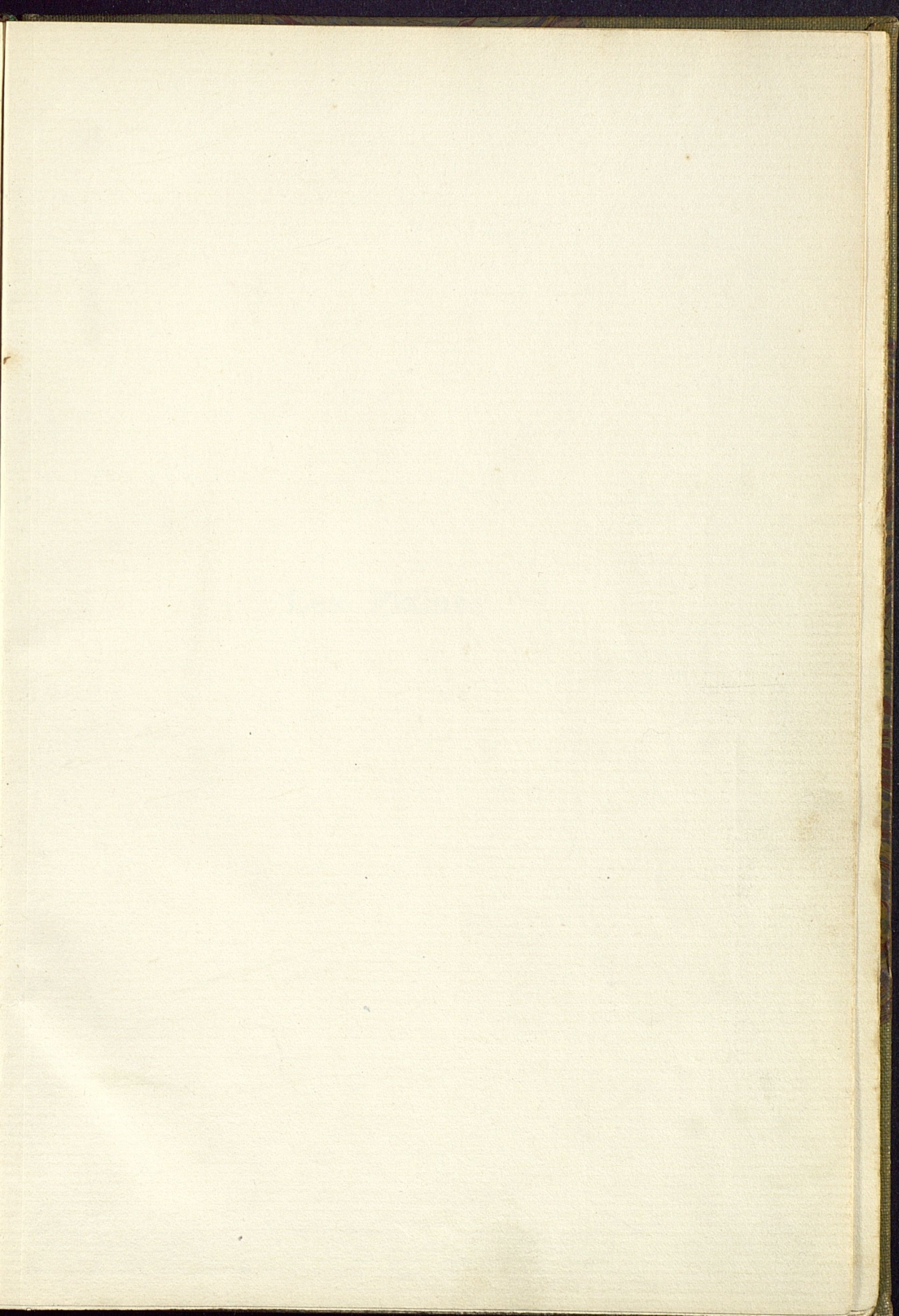
Les Plaines

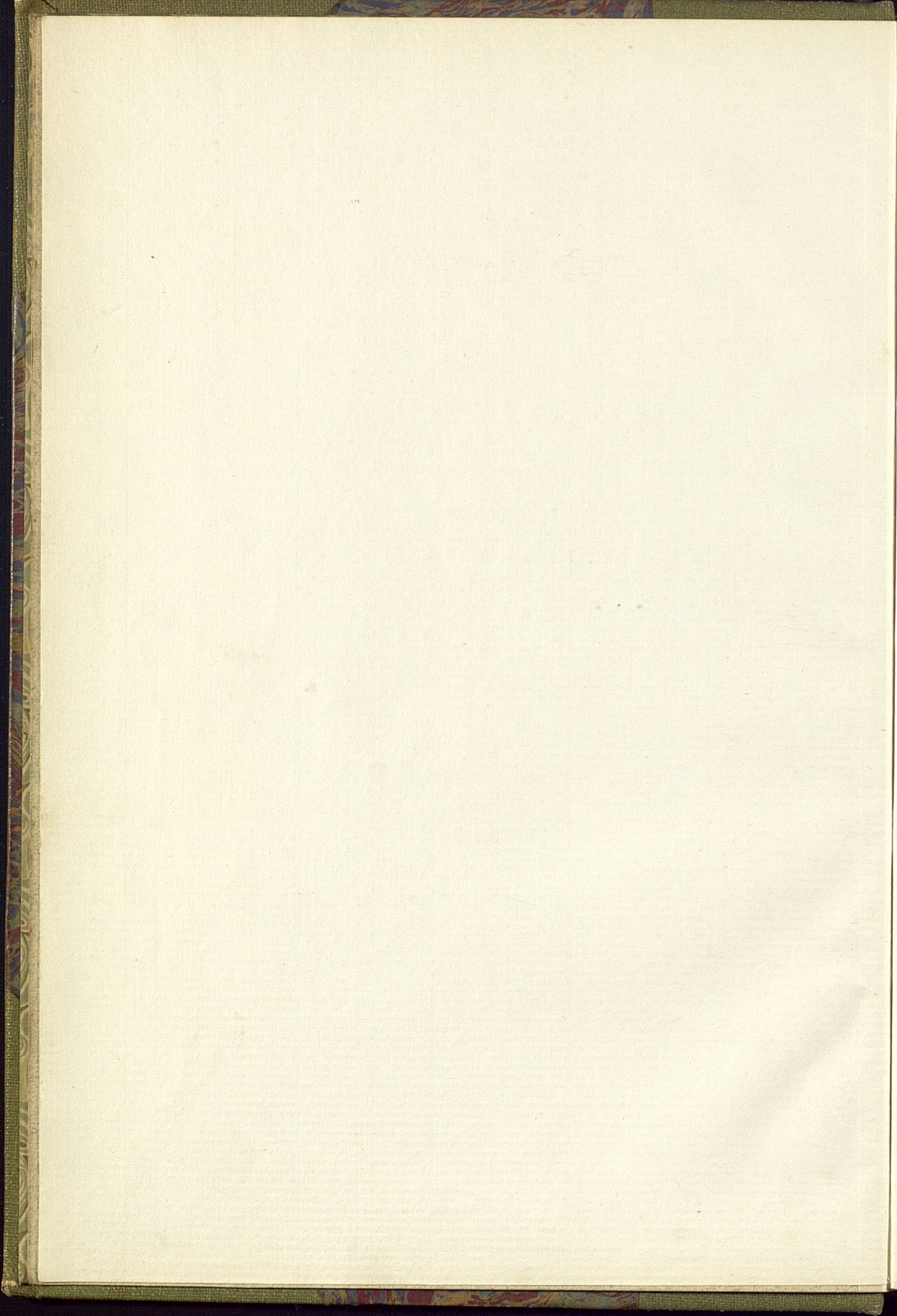
1911

⊙

EDMOND DEMAN ÉDITEUR
RUE DE LA MONTAGNE 86 BRUXELLES







Les Plaines

IL A ÉTÉ TIRÉ 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

25 sur papier de Hollande Van Gelder

10 sur Japon Impérial

Émile Verhaeren

ÉMILE VERHAEREN

Les Plaines

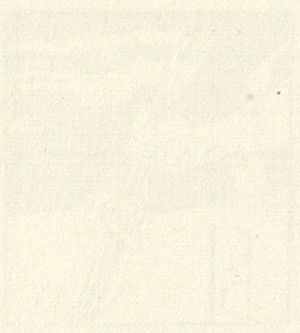


BRUXELLES ⊗ DEMAN

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

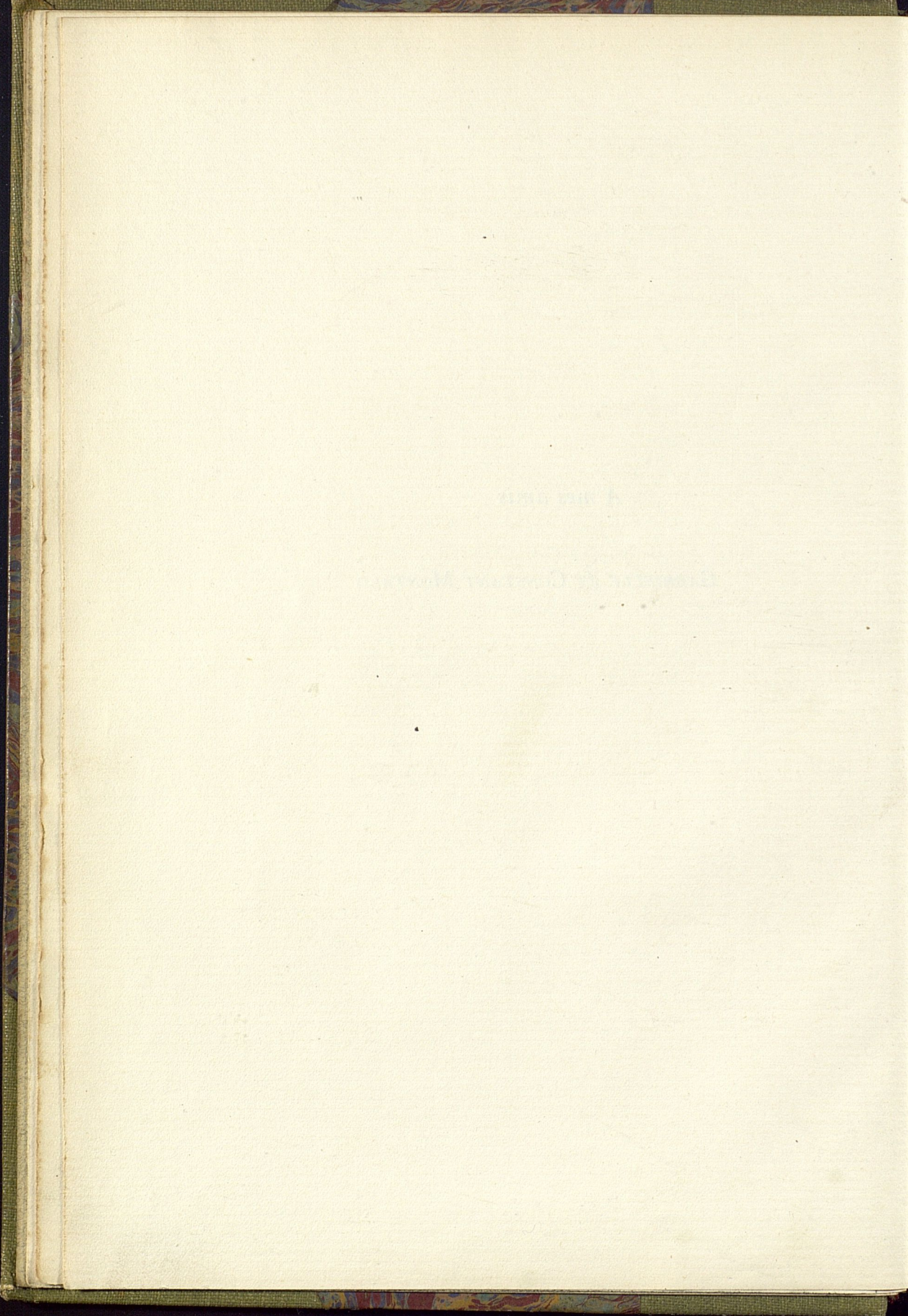


THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1911

A mes amis

GABRIELLE ET CONSTANT MONTALD





Liminaire

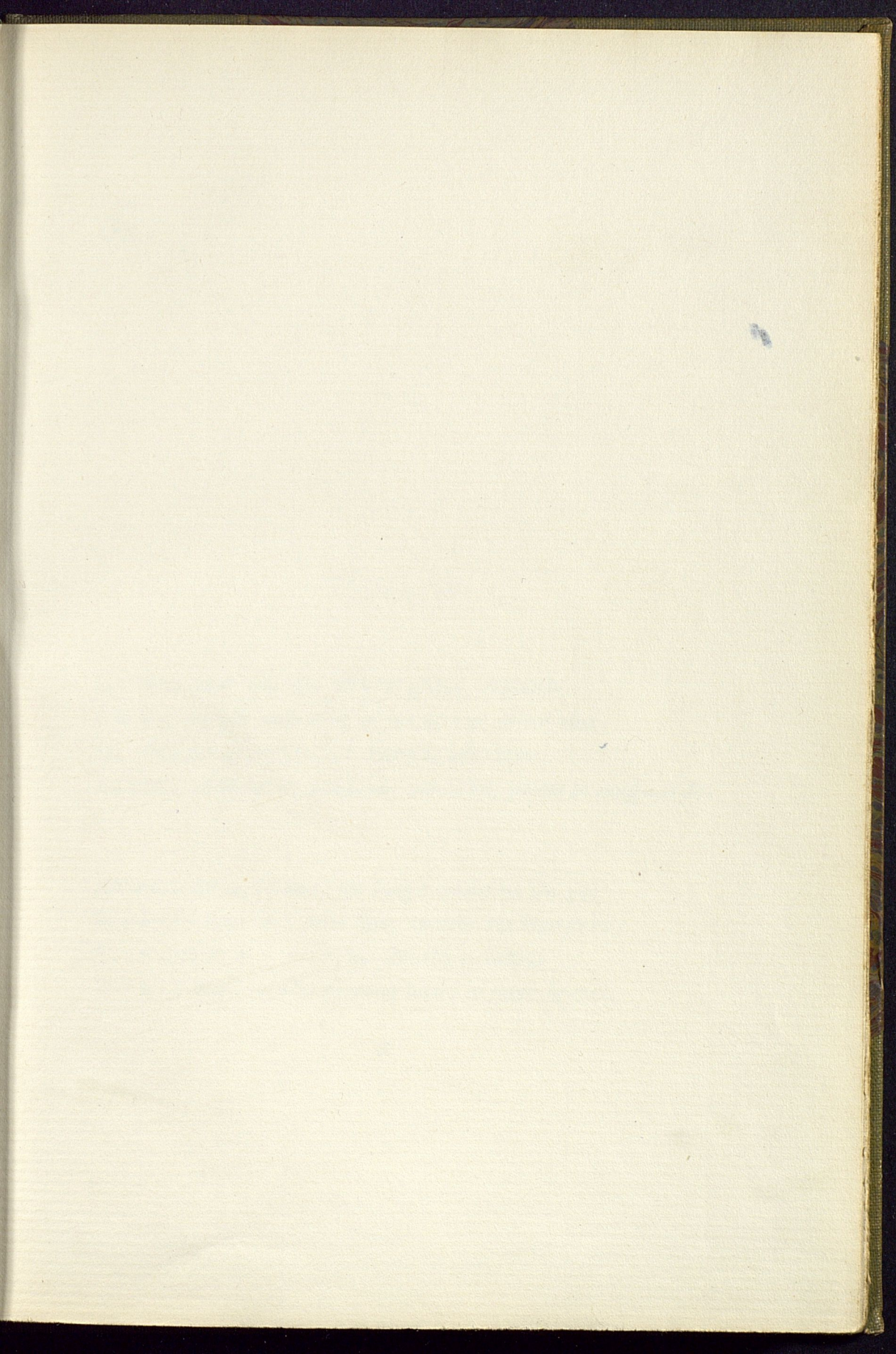
*Avec son cœur qui demeure comme aux écoutes
Dans la plaine natale où son rêve se plait,
Le gars va, vient, s'arrête et fait claquer son fouet
Et puis repart, sait-il vers où, par la grand'route.*

*Autour de lui, là-bas, les grands carrés de blé
Etincellent, tranquillement, sous la lumière ;
De hauts thyrses de fleurs montent près des chaumières ;
Un chêne énorme et seul dont les rameaux ailés
Se soulèvent et s'abaissent sur les pâtures*

*Semble garder le trésor clair des orges mûres ;
Un ruisselet rapide et vif comme le vent
Remplit le franc midi d'un bruissement vivant ;
Des attelages d'or traversent la campagne
Avec de grands harnais de cuivre et de soleil
Et les foins étagés et les charrois vermeils
Passent à l'horizon ainsi que des montagnes.*

*Le gars pense à sa Flandre avec des pleurs aux yeux.
Le soir, il voit la ville illuminer les cieux.
Il sait qu'un autre esprit que le rêve des pères
S'implantera un jour aux clos héréditaires
Et que les bras sont lourds quand est vieux le cerveau.
Il songe il ne sait pas à quels espoirs nouveaux.
Il doute, il croit, il est ardent et il est triste ;
Il sent que dans son âme une âme lui résiste ;
Soudain son corps s'affale aux pentes d'un fossé,
Le sang lui bat et les tempes et les narines.
Alors, mettant à nu sa farouche poitrine
Et l'appuyant sur le sol dur et crevassé,
Longuement, sourdement, dans ce coin solitaire,
Les poings serrés, il sanglote contre la terre.*







Ténèbres

*La lune avec son œil vide et glacé, regarde
L'hiver régner immense et blanc sur le sol dur ;
La nuit est d'un total et translucide azur ;
Le vent, comme un couteau, soudain, passe et poignarde.*

*Aux horizons, là-bas, les longs chemins du gel
Semblent, toujours plus loin, trouer les étendues ;
Et les étoiles d'or jusqu'au Zénith pendues
Parmi l'éther, toujours plus haut, trouer le ciel.*

*Les villages blottis dans les plaines de Flandre,
Près des fleuves, des bruyères ou des grands bois,
Entre ces deux infinis pâles, tremblent de froid,
Autour des vieux foyers dont ils remuent la cendre.*





Le Jour des Rois

*Par ces vieux soirs des mois vides, le train circule
De forêt en village et de bruyère en bourg;
Le train grinçant et dur, le train torpide et lourd,
Qui semble charrier les blocs du crépuscule.*

*Les longs et noirs wagons roulent parmi l'hiver,
— Ressorts bandés, essieux tendus, bâches gonflées, —
Trouant l'espace entier d'une brusque vallée
De chocs, de cris, de bruits et de plaintes en fer.*

*La plaine est blanche et dort sous les givres candides;
La plaine au loin reluit comme un minerai blanc;
La plaine est dans l'attente et dans l'émoi tremblant
D'on ne sait quoi de clair, de vierge et de splendide.*

*Le Christ est né. Les bons anges veillent dessus;
La neige a chu, avec bonté et vigilance;
La campagne, depuis des siècles, fait silence,
Autour des rois et des bergers qu'attend Jésus.*

*Mais aujourd'hui sous le grand ciel bombant sa voûte,
Avec ses cargaisons sombres qui vont et vont,
Seul le train marche — et les mages doux et profonds
N'osent vers le sauveur divin se mettre en route.*

*Et les granges, les clos, les maisons et les toits,
Disséminés au loin par les champs léthargiques,
Ont peur, tandis qu'en sa marche logique,
Le train mord le silence et perfore le froid.*





Les Awares

*Les awares des régions de Flandre
N'ont poings et mains que pour garder ou prendre;
L'âpre janvier, avec sa neige et ses glaçons,
Règne en leur cœur et les travaille,
Mordant leur être inculte et ses broussailles,
A fond.*

*Un sang d'astuce et de discorde,
Sournoisement, semble courir
Dans leur corps dur comme le cuir,
Dans leurs veines dures comme des cordes.*

*Leurs maigres doigts minutieux
D'instinct font des gestes rapaces ;
Parmi les rides de leur face,
Rien ne bouge que les deux yeux.*

*Sous les combles, sous les dallages,
Au trou d'un mur ou d'un sommier,
Même aux fentes de leurs fumiers,
Ils enfouissent l'argent volage.*

*Fermiers hâves, marchands malins,
Cerveaux étroits, âmes féroces,
Comme des pois au creux des cosses,
Dorment et s'empilent leurs gains.*

*Dans leur logis, plein de silence,
Jamais ne dort leur vigilance ;
Ils se chauffent avec du foin ;
Ils voient venir, vers eux, de loin,
Ceux des hameaux et des villages
Dont ils craignent les commérages ;*

*Ils se défient de tout gardien ;
Le soir, quand par les sentes tortes,
Passent, au long des clos, ceux qui n'ont rien,
Ils imitent l'aboi d'un chien
Derrière leur porte.*

*Et tels s'useront-ils en resserrant leurs jours,
Dans l'étau morne et froid de leur sordide amour,
Epluchant pour eux seuls leur vie âpre et minime,
Franc par franc, sou par sou, centime par centime,
Effrayants effrayés sur qui plane le sort,
Mais dont la foi en leur folie est si entière,
Qu'aucun ne voit les deuils emplir les cimetières
Sans se croire plus dur et plus fort que la mort.*





Cour de Ferme

*La neige a chu, myriadaire et successive,
Couvrant la grange vieille et le fournil branlant,
Et sur le pommeau noir de la pompe massive
Posant en rond un pommeau blanc.*

*Dans le chemin qu'il fraye,
De la meule jusqu'à la haie,
Les clous que le valet planta dans ses souliers
Se comptent ;*

*Aucun oiseau n'affronte
L'air rugueux et meurtrier;
Depuis deux jours entiers
La girouette maintient au Nord
La lance d'or
De son mobile cavalier;
Et le chien dans sa niche est réduit au silence.*

*Alors,
Les bras chargés de seaux que sa marche balance,
La servante qui trait
Sort de l'étable et, lente, au long des murs s'avance,
Quand, tout à coup, un pan de neige épais
Tombe tout droit
Du toit
Et plonge sa blancheur dans la blancheur du lait.*





Dégel

*Il neige blanc sur l'Escaut jaune.
Tout est déteint, brouillé, fondu;
Et par les bois et les chemins perdus
Les mendiants n'arrivent plus
Chercher l'aumône.*

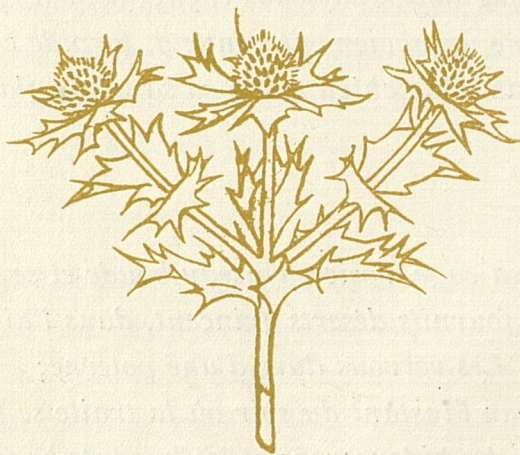
*L'âpre et mordant hiver enserre les hameaux;
Les vieux autour des feux se racontent leurs maux,
A gestes lents et péremptaires ;
On jette un charbon rare au ventre du fourneau,
Tandis que les enfants font claquer leurs sabots
Violemment, aux carrefours, sur les glissoires.*

*Et le mur est humide, et le sable est mouillé
Qui festonne les pieds de l'armoire en noyer,
Où le pain dort non loin du beurre;
Et le jardin précis de houx et de palmiers,
Qu'inscrit sur la vitre un givre régulier,
Dans son châssis de bois se dissout d'heure en heure.*

*La tour d'église, au cœur du bourg, ne se voit pas,
Si drus sont les flocons qui s'égrènent par tas.
Tuiles rouges et vernissées,
Et vous, pignons, vous vous cachez sous les frimas;
A peine un aboiement s'entend, torpide et las,
Là bas, où le chien veille en sa niche glacée.*

*Dans sa cage d'osier, l'oiseau boude et se tait;
Près des fournils déserts grincent, dans l'air muet,
Les verrous durs d'une poterne;
Et pour l'instant du soir où la traite se fait,
Parmi les bidons gras et les luisants baquets,
La servante épand l'huile en de creuses lanternes.*

*Et la nuit tombe et se ferment les lourds volets ;
Et le docteur, tapi dans son cabriolet,
Revient, au petit trot, du fond de la bruyère.
Et l'on parle du mort lointain
Qu'il faudra bien conduire en terre,
Demain,
Dieu sait par quels chemins
Mornes et vides,
Dans la fange compacte et la neige livide.*





Premier Cri

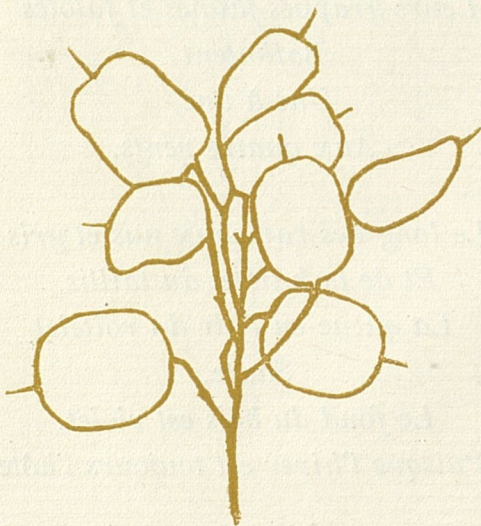
*L'aulne et le noisetier
Ont seuls des fleurs en Février ;
Elles naissent dans l'infortune
Des jours brouillés et dissolvants :
Leurs grappes jaunes et falotes
Ballottent,
Une à une,
Aux quatre vents.*

*Le long des rameaux nus et gris
Et de la haie et du taillis,
La queue en l'air du roitelet
Saute.*

*Le fond du bois est violet.
Puisque l'hiver est toujours l'hôte*

*Des matins froids allumés d'or,
Le givre froisse et dûment mord
Ce qui reste de vieux feuillage encor
Aux charmes et aux frênes
Des bourgs lointains et des fermes prochaines.*

*Mais néanmoins, au coin du bois, près de la route,
On ne sait où, là-haut,
S'écoute
Un chant d'oiseau.*





L'Inondation

I

*Voici le mois des eaux mornes et croupissantes
Autour des bourgs, parmi les routes et les sentes,
Au long des clos, sur les labours et sur les prés,
Voici le mois humide et flasque et macéré
Dans la pluie et la brume et les neiges fondues.
Les rivières qui font le tour des étendues :
Le Rupel et la Lys, la Durme et le Démer
Gorgent trop lourdement le grand Escaut nocturne
Pour que là-bas, au loin, en Hollande, ses urnes
Puissent, avant le flux, se déverser en mer.*

*Et brusquement, à l'heure où les campagnes dorment,
Une digue se rompt, on ne sait où, la nuit.*

*Amas de boue, amas de bruit,
Troncs emportés, souches énormes,
Le flot,
Tel un mont d'eau,
Croule sur les champs noirs jusqu'au prochain village.*

*Un cri ! et puis soudain des tumultes d'abois,
Et de longues clameurs et des plaintes sauvages.
Puis un arrêt — et la crainte que tout soit mort.*

II

*Pourtant ceux qui, là-haut, habitent les bruyères,
Et dont le flot bourbeux vient d'épargner le sort,
Sont descendus, le cœur battant, vers la rivière.*

*Bornes, portes, pavés, poteaux, murs et cloisons,
Tout ce qui fut barrière ou bloc, montagne ou côte,
Gît renversé, tandis que l'eau, toujours plus haute,
Monte sinistrement assiéger les maisons.*

*On voit à peine. Un ciel d'hiver, gris et funèbre,
Un ciel de morne hiver à l'infini s'étend ;
Les pieds butent, les mains tatent et l'on entend
Ici, là-bas, partout, des chocs en des ténèbres.*

Et le flot monte et le tocsin bat dans la tour !

*Pour sauver Dieu, le vieux curé
Court vers l'église :
Dans la fange du cimetière
Ses pas s'enlisent.*

*Les trois meules du bord du pré
Croulent — et les épis sacrés
Et les avoines d'or de la moisson dernière
Sont balayés à plein torrent dans la rivière.*

Et le flot monte et se gonfle toujours !

*Des malades crient au secours
Avec des voix si lasses,
Qu'elles s'épuisent ou se cassent
Avant d'être entendues ;
Des aieules, portant l'enfant entre leurs bras,
S'enfuient vers l'étendue.*

*Les bœufs, au fond des prés, là-bas,
Meuglent et meuglent.
Au coin d'un mur s'est appuyé l'aveugle,
Et son bâton nouveau
Frappe, d'un geste vain, le vide, à l'aventure.
Une flamme, soudaine, envahit les pâtures :
Le sot du bourg, sans qu'on le voie, a mis le feu
A la grange du coin, où s'étendent les mares ;
Il danse, et ses deux poings entrechoquent deux jarres.*

*Et le flot monte encor et monte
D'une poussée infatigable et prompte.*

*Là-haut, de vieilles gens sont grimpés sur leur toit ;
On les surprend, à la lueur de l'incendie,
Levant éperdument vers Dieu, leurs mains grandies.
Le chaume entier s'enfonce et cède sous leur poids.
Leurs pieds brûlent ; l'horreur bouleverse leurs faces ;
Leurs poings pour ne plus voir s'enfoncent dans leurs yeux ;
La poutre craque et puis se fend par le milieu ;
Alors un cri si noir troue au cœur tout l'espace,
Et tant de peur humaine en ce seul cri s'amasse,
Qu'à l'entendre monter le silence se fait.*

Enfin, l'aube paraît :
Au bas d'un ciel d'encre et de cendre,
Le flot, sombre et sournois,
Qui s'acharna contre ce coin de Flandre,
A bout de rage et de haine sauvage,
Décroît.

III

Sur la plaine de deuil, de vase et de ruine,
Immensément, ne choit que l'ombre et la bruine ;
Le bourg, qui s'exaltait déjà vers le printemps,
Est encombré de crasse et de fumiers flottants ;
Volets fendus, seuils crevassés, ferrailles tortes,
La mort putride a défoncé toutes les portes
Et charrié, vers la rivière et ses remous,
Les meubles vieux fixés aux murs, avec des clous,
Les horloges, les bancs, les lits et les armoires ;
On a peur de rentrer dans les étables noires,
De monter aux greniers, où s'entassaient les grains,
De constater que tant d'efforts ont été vains.

Mais déjà, sur la berge, en aval du village
Cordiers, pêcheurs, vanniers, cardeurs et tisserands,
Se disputent entre eux, au détour des courants,
Quelques fuyants débris de leur défunt ménage.





Le Temps

*Les nuits, les jours,
Toujours,
Avec des gestes lents, avec de lentes gloses,
Autour des foyers clairs ou des âtres moroses,
Invariablement
Tous ils en causent.*

Le temps,
Le temps trompeur est, à leurs yeux,
Celui qui guide et tient la main de Dieu,
Là-haut, on ne sait où, dans les nuées,
Et qui lui fait répandre, au loin,
La pluie ou le soleil dont a besoin
La plaine immensément exténuée.

Les vieux fermiers parlent du temps
Comme d'un angoissant mystère
Qu'ils ont surpris, depuis longtemps,
Dans leurs ruses avec la terre;
Leurs souvenirs, durs et tassés,
Serrent en eux tous les printemps passés,
Et les hivers monumentaux de glace,
Lorsque le froid dallait l'espace
D'un grand chemin compact et blanc,
Emprisonnant les eaux et rejoignant les landes,
Jusqu'en Hollande.

Ils n'écoutent jamais que les pêcheurs d'Escaut
Qui, mieux qu'eux tous encor, surprennent
A la couleur des loins, aux mouvements de l'eau,

*Quelle sombre ou claire étrenne
Apportera demain aux bateliers ;
Ils consultent aussi les blancs et doux meuniers
Autour de qui voyage
Le ciel entier, avec sa brume et ses nuages,
Et sa terreur, et sa folie, et ses soleils,
Et tant de météores
Qu'ils ignorent.*

*Quant aux jeunes, dont le poil est vermeil
Et qui lisent les gazettes falotes,
Les vieux sourient à leurs parlotes ;
Ils ont beau dire et beau prouver,
Les vieux s'entêtent à rêver
En regardant fumer leurs pipes ;
Et l'on n'entend qu'un mouvement mouillé de lippes
Répondre à la jactance
Des gars du bourg gonflés de mots et d'importance.*





Les Pies

*De branche en branche,
Les pies
Sautent, noires et blanches,
Et crient.*

*Un attelage,
Monumental comme une grange en marche,
Sur la montée, à contre ciel, près d'un village,
Bombe sa charge ;
Les fers des gros chevaux résonnent,*

*Le charroi passe, énorme et lourd,
Les petites maisons frissonnent
Aux carrefours.*

*Tandis qu'aux alentours,
Noires et blanches,
De branche en branche,
Les pies
Crient.*





Aprement

*Le jour,
Ils se croisaient dans leur étable et dans leur cour,
Leurs durs regards obstinément fixés à terre ;
Et tous les deux, ils s'acharnaient à soigner mieux,
Elle, ses porcs, et lui, ses bœufs,
Depuis qu'ils se boudaient, rogues et solitaires.*

*Ils s'épiaient du coin de l'œil, dans leur enclos,
Avec l'espoir secret de se surprendre en faute.
Mais elle était toujours de corps ferme et dispos
Et lui travaillait dur et tenait la main haute
Sur la grange et le champ.*

*Ils se mouvaient, pareils à deux blocs de silence,
Faits de sourde rancune et d'âpre violence :
Aux trois repas, ils attablaient, farouchement,
Face à face, leur double entêtement.
Ils gloutonnaient, à bouche pleine,
Leur pain compact
Régplant leurs coups de dents sur le tic-tac exact
De l'horloge de chêne;*

*Quand leur bru s'en venait, le dimanche, les voir,
L'un disait, à voix haute, pesante et lente,
Ce que l'autre devait savoir
Pour les achats et pour les ventes,
Et l'accord se faisait, sur la somme, sans plus.
— Oh ! qu'ils étaient ardents et résolus
A tordre d'un gain minime
Le plus humble centime. —*

*La nuit,
Dos à dos, ils s'étendaient dans leur vieux lit,
Chacun guétant l'aurore*

*Pour être seul à travailler
Dans le fournil ou le grenier,
Quand l'autre s'oubliait à reposer encore.*

*Ainsi
Leur bien grandit,
Grâce à leur âcre et morne souci
D'être toujours, sans défaillance et sans merci,
Et de vivre, durant des mois et des années,
A mâchoire fermée.*





L'Emoi

*Les bêches qui s'en vont aux champs
Sur l'épaule des paysans,
Au long des clos et des chaumières
Brillent gaîment dans le matin
Et sous le ciel, ainsi que des miroirs lointains,
Réverbèrent des carrés d'or de bougeante lumière.
Le givre clair a disparu du sol;
Une lente et douce fumée
Monte, comme un encens nouveau, des cheminées;*

*Le vol entrecroisé, le vol
Des mésanges et des pinsons
Frôle tantôt les toits et tantôt les buissons;
Au bon soleil qui dans les murs pénètre,
Volets claquants, on ouvre les fenêtres;
Et les bons vieux quittent le coin du feu ;
Pour la première fois, depuis longtemps, leur pipe,
Rouge tulipe,
Brûle et fleurit sous un ciel bleu.
Un va et vient de pas trouble les métairies,
Les servantes se chamaillent et les coqs crient ;
Et tout là-haut, dans ses greniers,
Le jeune et vigilant fermier
Trie avec soin et partage ses graines ;
Il les verse de main en main,
Souffle dessus,
Et son esprit et ses regards tendus
Vers les demains
Voient se lever déjà les récoltes prochaines.*





Les Giboulées

*A l'Occident, là-bas,
Des nuages montent par tas,
Des nuages couleur d'ardoise sombre.
Ils s'élèvent tel un grand vol
Et leurs ailes font circuler des ombres,
De lieue en lieue, au ras du sol.*

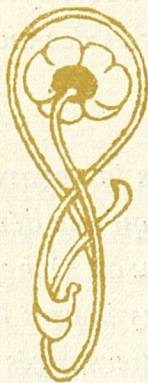
*L'averse choit sous la nuée,
Battant les toits et les auvents
Comme les grains le creux d'un van ;
Les bois, là-bas, avec leurs branches remuées
Balayent les airs, de loin en loin.*

*Avec ses bras géants, le vent du nord
La tord
Et la projette par rafales
Dans les jardins peuplés de bourgeons d'or ;
Tiges, pistils, rameaux, pétales
S'affalent ;
Elle déchiquette le blé nouveau
Et déchire le verdoyant manteau
Des espoirs neufs et des richesses végétales.*

*Les villages la regardent passer
Ainsi qu'une dérouté ;
Les linges blancs qu'on sèche au long des routes
Sont balayés vers les fossés.
Des champs entiers, prés et broussailles,
Sont saccagés sous sa mitraille*

*Et les meules là-bas, dans le lointain,
Prises d'assaut jusques au grain
A travers l'or serré des gerbes et des pailles.*

*Mais voici le soleil qui là-haut reparait ;
L'averse fuit et les fermes quand même espèrent
Avec un cœur tenace et profond et muet
Comme la terre.*





Les Mardi-Gras au Village

*Et chaque fois que l'almanach
Ramène en Flandre
Et jour des cendres
Et mardi gras,
Les solennels boulangers sonnent,
A coups de trompe, au petit jour,
Que leurs pains blancs, fourrés et lourds,
Cuisent au four,
Pour le bonheur et les amours
Des petites et grandes personnes.*

*Et les pâtes superbement se lèvent,
Et les boudins jurent de sève,
Et la rôdeuse odeur de leur cuisson,
Courant de bouge en ferme et de ferme en maison
La pretontaine,
Fait se pâmer, à l'unisson,
Les nez, les cœurs et les bedaines.*

*Venant des champs et des bruyères,
Les servantes et les commères,
Paniers au bras,
Déjà sont là
Pour emporter, en s'y chauffant les mains,
Les pains ardents, les pains
Joyeux, luisants, transfigurés,
Les pains pareils à des sabots dorés.*

*Jour de fête, jour de bien-être!
On regarde, par les fenêtres,
Hommes, femmes, enfants et vieux
Couper les pains par le milieu
Et tout à coup, crever le boudin formidable.*

*Lards et graisses poissent la table.
Du lait crémeux, du café chaud
Emplit jusques au bord les pots
Et dans un coin les chiens grognent et se querellent
Autour des croûtes et des peaux
Qu'on leur jette au hasard en de larges écuelles.*





Clarté froide

*C'est un beau soir de mars, rugueux et froid.
L'après-midi, quelques fragiles anémones
Ont fleuri toutes à la fois.
A cette heure, tombe le soleil jaune.*

*Merles et grives
S'interpellent ou se poursuivent
Et s'écoutent siffler à pleine voix,
Ou bien encor grincent et se chamaillent
Parmi les mailles
Des rameaux fins et divergents du bois.*

*Au ras du sol poussent les herbes
A petits brins, frêles et lisses,
La surface des eaux se plisse
Au vent acerbe.*

*Les villages, lavés par la neige et la pluie,
Au bord de la grand'route et des mares s'appuient
Et reluisent, de loin en loin, parmi les champs,
Tuiles rouges et volets verts et pignons blancs.*





Les Villages

*De lieue en lieue avec leurs murs et leurs toits rouges,
Ils se mirent depuis des siècles dans l'Escaut ;
Au moindre vent qui vient des nuages, là-haut,
Mille coqs d'or, sur les clochers, luisent et bougent.*

*C'est là que vit et bat, parmi les champs féconds,
Le très vieux cœur de Flandre au poulx massif et rude ;
Que les petites gens tassent leurs habitudes
Et font tranquillement les besognes qu'ils font.*

*A l'établi, dans l'atelier aux vitres vertes,
Œuvre le menuisier, travaille le charron;
Le front doré par les brasiers, le forgeron
Happe les fers rougis dans sa tenaille ouverte.*

*On achète dans la boutique, où l'on vend tout,
Des épices, des clous, des chandelles, des stores,
Et les humbles cotons, aux fleurs multicolores,
Qu'on mesure avec l'aune et qu'on paye en gros sous.*

*Près de la digue en fleur et en verdure, au centre
De son hangar humide et bas, le vieux vannier
Entre ses deux genoux fait virer ses paniers,
Dont un dessin d'osier orne gaîment les ventres.*

*Là-bas, dans le matin, au pied d'un mur vermeil,
Le lent cordier, courbant le front, ployant le buste,
Laisse d'entre ses doigts filtrer le chanvre fruste
Et la corde qu'il tord joue avec le soleil.*

*Et ci et là, le long des routes des villages,
Par où passent, à charrois pleins, les fumiers saurs,
Voici les gars, debout dans la paille et dans l'or,
Fouettant vers les lointains leurs sonnants attelages.*

*Et ce travail profond qui va fouillant l'humus,
Et qui peuple les cours et les ateliers sombres,
Illumine la Flandre avec ses mains sans nombre
Et ses signes de croix, quand sonne l'Angelus.*





L'Eveil

*Le coq dressé claironne et les poules picorent,
Là-bas, où les fourmis montent du sol obscur ;
Une abeille dans le soleil frôle les murs
Cherchant les fleurs de mai qui n'y sont point encore.*

*Un corbeau jette un cri rauque; c'est son adieu;
Il fuit, ailes en deuil, vers les plaines baltiques;
La Flandre, ardente et prête aux besognes rustiques,
Avec toutes ses mains sème sous le ciel bleu.*

*Le trèfle et la luzerne et le froment et l'orge
Glissent en miettes d'or dans les sillons profonds,
Et l'alouette, oiseau de bel espoir, répond
Au bel espoir que tout semeur, dûment, se forge.*

*Pour la première fois, depuis les jours rugueux,
Au long des prés, les grands troupeaux descendent boire;
Les veaux, qui n'ont encor quitté l'étable noire,
L'œil ébloui, butent du front contre les pieux.*

*Des vols de pigeons blancs creusent comme une ornière
De bruits sifflants et haletants dans le vent clair ;
La vie au fond du sol, la vie au fond de l'air,
Se tisse avec des rais de pluie et de lumière.*





Premiers beaux Jours

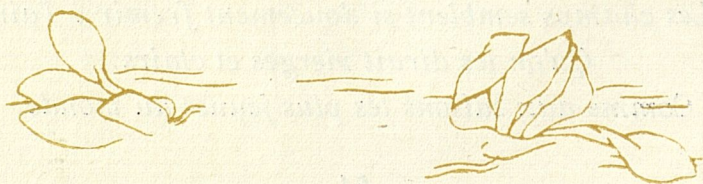
*Printemps, par tes premiers beaux jours,
Où l'on s'en va avec la simple joie
D'aller, droit devant soi
Toujours,
Les champs semblent si doucement frémir à l'air
Qu'on les dirait vierges et clairs
Comme aux saisons les plus jeunes du monde.*

*Les fleurs bonnes, les eaux profondes
Et les mousses d'argent et d'or,
Brins, flots et pétales tremblent d'accord,
Sous les baisers luisants du vent qui glisse.
Le sol est franc, le ciel est lisse.*

Les mouchérons

*Dans les taillis, autour des troncs,
Tourbillonnent en légères nuées
Pour secouer, de leurs ailes fines, l'hiver.
Tous les fossés sont déjà verts
Et s'estompent, le soir, de mobiles buées.
Les chemins clairs, aux carrefours bénis,
Font le tour de la Flandre
Avant de s'en aller, de méandre en méandre,
Vers l'infini.*

*Et les moulins, avec leur face en croix,
Et les maisons, avec les yeux de leurs fenêtres,
Ici, partout, ailleurs, regardent apparaître
La vie ample et tranquille en qui les gens ont foi.*





Rumeurs

*La nuit est froide et l'aube âpre, givreuse et dure.
Mais déjà la surelle emplit le talus vert
Et sur le grand bois gris qu'abandonne l'hiver
Flotte comme une écume immense de verdure.*

*L'ossature géante et compacte des hêtres
Se crispe, nue encore, et se raidit là-haut,
Tandis que le feuillage aminci du bouleau
Chante au long de l'orée où les troupeaux vont paître.*

*Tous les oiseaux sont revenus : les hoche-queues.
Les mésanges, les loriots, les rossignols
Glissent dans les taillis et frôlent de leur vol
La jaune parisette et la jacinthe bleue.*

*De fleur en fleur, à ras du sol, même sous terre,
Sous les mousses, dans les souches, au fond des trous,
Mouches noires, abeilles d'or et bourdons roux
Enchevêtrent leur vie ample et myriadaire.*

*Et toutes ces rumeurs et tous ces cris qui passent
Et se gonflent et s'apaisent quand vient la nuit,
Déplient comme un tissu multiforme de bruit
Que le jeu des vents clairs jette aux bras de l'espace.*





Pâques

*Au bord du toit, près des lucarnes,
On a repeint les pigeonniers,
Et les couleurs vives vacarment
Depuis les seuils jusqu'aux greniers.*

*Et c'est le vert, le brun, le rouge,
Sur les pignons, au bord de l'eau,
Et tout cela se mire et bouge
Dans la Lys, la Durme ou l'Escaut.*

*On bouleverse les cuisines :
Des mains rudes, de larges bras
Frottent les antiques bassines,
L'écuelle usée et le pot gras.*

*Sur les linges, les draps, les taies,
Qu'on sèche à l'air vierge et vermeil,
Pleuvent, partout, le long des haies,
Les ors mobiles du soleil.*

*Là-bas, au fond des cours, s'allument
Faulx et rateaux, coutres et socs ;
Comme de hauts bouquets de plumes
Sur les fumiers luisent les coqs.*

*Pâques descend sur le village :
Tout est lavé, même l'égout ;
Et l'on suspend l'oiseau en cage,
Près de la porte, à l'ancien clou.*





Les Fleurs

*En ces heures de jeune et bel avril dardé,
L'hiver, à tout jamais, semble barricadé
Là-bas, au nord, derrière un mur géant de glace.
Des souffles doux à de longs vols d'oiseaux s'enlacent
Et visitent les champs, les bois et les vergers.
Les abricotiers clairs et les pêchers légers
Se décorent de fleurs blanches, roses, vermeilles
Pour leurs noces avec le peuple des abeilles.*

*Voici la bugle et le narcisse et le genêt
Et la surelle et la bourse-à-pasteur, qui naît
Aux premières clartés et vit jusqu'en décembre.
Pistils couleur de sang, pétales couleur d'ambre,
Toutes les fleurs, miettes de pluie ou de soleil,
Avec joie et candeur sortent de leur sommeil
Et regardent, avec leurs millions d'yeux chastes,
Le printemps fourmillant ramper sous le ciel vaste.*





Les Oiseaux

*Les peupliers et les bouleaux
Du bord de l'eau
Sont pleins d'oiseaux.*

*Et dans le bourg aux clairs volets,
Les uns se dispersent en vols follets
Tels de menus grains
Qui tomberaient d'un chapelet
Brisé soudain,
Dans l'air, sur les jardins.
D'autres sautent le long des haies,*

*Happant l'insecte ou bien la baie,
Ou tout à coup gagnent les métairies
Dont les poules solidement nourries,
Leur disputent jusqu'au pain sec;
Les plus hardis frappent du bec,
Livrent aux minimes volailles
Bataille;
Crient, s'acharnent, s'affolent,
Puis, d'un seul essor, s'envolent
Vider entre eux la querelle dernière
Dans la gouttière.*





La Pluie

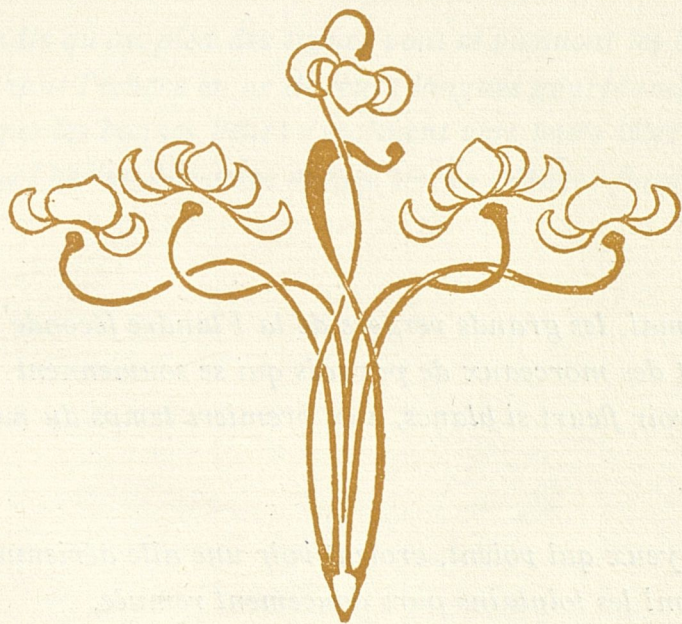
*La pluie,
Sur les feuilles douces de mai,
La pluie,
Sur les gazons et sur les haies
Semble une amie
Qui visite les clos et les jardins vermeils
Et bellement les reconforte,
Après chaque étreinte trop forte,
Des trop jeunes soleils.*

*Elle tombe, brusque et jolie,
Précède ou suit une embellie;
Elle se hâte et dure peu;
Elle est la sœur de la rosée,
Et ses larmes cristallisées
Mirent parfois tout le ciel bleu.*

*Un nuage la contient toute.
La lumière luit au travers
De son passage au long des routes;
Les taillis frais, les fossés verts
Boivent ses eaux lustrales;
Moineaux, bouvreuils, pinsons, avec leur bec mouillé,
Lissent tranquillement leur plumage souillé
Sur les branches d'un bouleau pâle;
Le paysage entier semble se ranimer
Et longuement, là-bas, où le bois se recueille
On écoute le silence se parsemer
De mille bruits tintant gaiement de feuille en feuille.*

*Et les oiseaux, à l'unisson,
Se reprennent à leurs chansons
Dès que l'averse fuit et passe;*

*Et doucement, dans le verger d'en face,
Un cerisier secoue au vent volant
Sa voûte;
Si bien que les dernières gouttes
Tombent en même temps
Que l'éparpillement de ses pétales blancs.*





Les Vergers de Mai

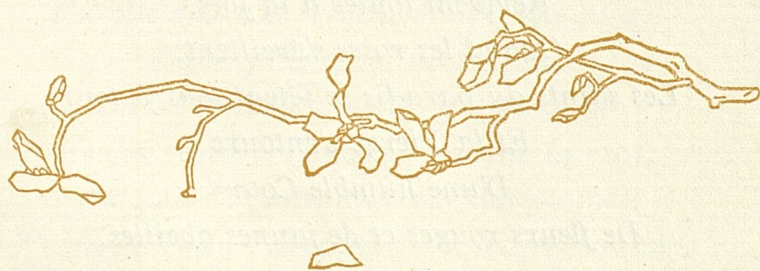
*En mai, les grands vergers de la Flandre féconde
Sont des morceaux de paradis qui se souviennent
D'avoir fleuri si blancs, aux premiers temps du monde.*

*Les yeux qui voient, croient voir une aile aérienne,
Parmi les lointains purs doucement remuée,
Les éventer du fond du ciel, sous les nuées.*

*Le vent, qui chante et rit, murmure une louange
A l'herbe ardente et drue et caresse les haies;
Et les arbres sont beaux comme des manteaux d'anges.*

*Et les oiseaux nichant, parmi les pommeraies,
S'y poursuivent — et les branches ornamentales,
Sur les vols lumineux, font tomber leurs pétales.*

*Tandis qu'au pied des troncs vont et viennent les bêtes,
Léchant l'écorce en or de leurs langues gourmandes,
Et que les bonnes fleurs s'inclinent vers leurs têtes
Dans l'herbe — beurre et lait — des pâtures flamandes.*





Les Chapelles

*Les chapelles des coins de bois
Revivent toutes à la fois,
Quand les roses s'éveillent;
Les saints du paradis se fêtent tour à tour,
Et la Vierge s'entoure
D'une humble Cour
De fleurs rouges et de jaunes abeilles.*

*Les fermières au cœur pieux
L'ont habillée avec un manteau vieux
Plein de dorures ;
Et, pour qu'elle ait plus jeune allure,
Lavé ses mains, lavé ses traits
Gercés de froid, mordus d'usure,
Avec du lait et du beurre frais.*

*Et la voici, vivante et requinquée :
Oh ! son collier étincelant
Et l'épingle de métal blanc
Dans son voile piquée ;
Et ses souliers en cuir mollet,
Et sa ceinture à chapelet,
Et sa petite crinoline
Sous sa robe de mousseline !*

*Est-elle douce et fraîche et bienveillante ainsi,
Dame jolie et naïve poupée,
Qu'un soin charmant tient occupée
Et qui regarde l'aube et regarde la nuit,
Au coin des bois, au cœur des plaines,
Tranquillement, avec ses yeux de porcelaine.*

*Les pauvres gens, tu le sais bien,
Benoite amie et séculaire image,
Te prient et ne te cachent rien,
Puisque tu es de leur ménage.
Or, c'est en mai qu'ils ont besoin de toi
Tous à la fois ;
Un mois de mai hostile et noir
Fait basculer et fait descendre
Vers le néant, l'espoir
De tous les bons semeurs de Flandre ;
Les blés, les lins, les fourrages, les fruits
Naissent à peine et ont besoin de nuits
Sans gel et sans grands vents rebelles ;
Et l'on te pare en ta chapelle,
Pour t'honorer, d'abord,
Et puis encor
Pour qu'à cette heure autoritaire,
Ton geste d'aide et de secours
Soit vêtu d'or et de velours,
Quand doucement, le soir, il bénira la terre.*

*En mai, les chapelles des bois
Revivent toutes à la fois.*





Les Alouettes

*L'azur est scintillant
De grands nuages blancs
Qui vont, viennent et passent;
Comme des balles dans l'espace
Le tablier mouvant des blés
Projette
Jusques au ciel les alouettes.*

*Elles fusent et jaillissent si haut
Vers la lumière et ses joyaux,
Que leur élan s'y noie
Et qu'elles volent et volent sans qu'on les voie.*

*Mais les nuages blancs et lents
Qui, tout là-haut, font route,
Écoutent
Leur chant
Et leurs cris et leurs trilles
Qui brillent,
Tels des micas diamantés,
Dans l'air torride et sec du flamboyant été.*





Les Aoûterons

*Vous, dont les bras tenaces sont à vendre :
Faucheurs, aoûterons, betteraviers,
Vous désertez vos champs familiers,
Avec de la poussière de Flandre
A vos souliers.*

*Et vous roulez, dans les bagarres,
De train en train, de gare en gare,
Portant le bissac à carreaux,
Et votre pique et votre faux
Sont jointes
A ce bagage improvisé,*

*Avec un gros bouchon fixé
Prudemment à leur pointe.*

*Et vous allez, ainsi, vers les lointains pays,
Au delà de Quiévrain, de Reims et de Paris,
Dans la Beauce ou la Nièvre,
Vivre aux abois,
Pendant trois mois
De hâte et de labeur, de sueur et de fièvre.*

*Mieux que d'autres, vous abattez les vieux travaux.
Frustes mais durs, lents mais têtus, lourds mais dispos,
Vos corps, dès le matin, s'arcbutent et puis cognent
Le mur quotidien des compactes besognes,
Et chaque soir, quand les ombres prennent leur vol,
Un large pan de travail fait gît sur le sol.*

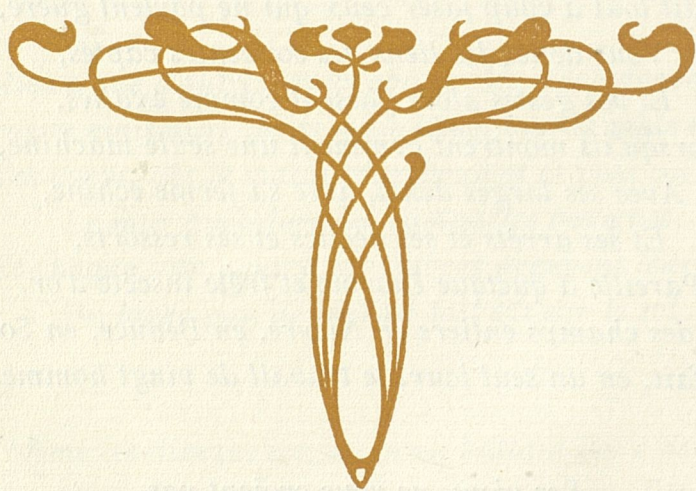
*Même les dimanches, au bruit battant des cloches,
Vous engrangez quand même orges, seigles, froments,
Et semaine à semaine, on vous solde dûment
La paie au reflet d'or qui s'amasse en vos poches.*

*Et quand vous revenez, après combien de jours,
Par les chemins déjà connus, vers votre bourg
Et son clocher debout sur l'âpre Escaut de Flandre,
Vous regardez les gens avec des yeux changés,
Et leurs champs et leur clos vous sont comme étrangers,
Et d'autres mots sur vos lèvres se font entendre.*

*Et l'hiver, quand le soir convie autour des feux
Filles et gars, femmes et vieux,
Et que la bière
Fait tout à coup jaser ceux qui ne parlent guère,
Vous déliez les liens des souvenirs captés,
Et vos gestes alors passent comme exaltés,
Lorsqu'ils montrent comment une seule machine,
Avec ses larges dents, avec sa ferme échine,
Et ses arrêts et ses déclics et ses ressorts,
Pareille à quelque énorme et frêle insecte d'or,
Fauche des champs entiers en Nièvre, en Beauce, en Somme,
Et fait, en un seul jour, le travail de vingt hommes.*

*Les vieux ne vous croient pas,
Mais les beaux gars vermeils, dont les mains et les bras
S'apprêtent*

*Dieu sait pour quelle ardente et précise conquête,
Tendent vers vous leur cœur et leur esprit dispos ;
Ils vous suivent longtemps, bien qu'ils ne soufflent mot,
Et quelques-uns d'entre eux rêvent déjà peut-être
A tout ce qu'ils feront
Quand eux seront
Les maîtres.*





L'Usine

*L'usine vibre au loin, sous ses toits longs et lourds,
Parmi les terrains roux et les noires venelles;
Et l'orage captif, qui roule et gronde en elle,
Fait trembler les carreaux aux fenêtres du bourg.*

*Comme une bête étend sa ferme et souple échine,
Elle allonge sa force au centre des travaux;
Et l'on dirait qu'au fond d'elle règne un cerveau
Qui commande le jeu précis de ses machines.*

*On l'écoute, sachant qu'elle est quelqu'un qui veut
Et qui transforme et qui s'acharne au cœur de l'ombre,
Avec ses leviers clairs et ses cylindres sombres
Et le brasier rouge et soudain de ses grands feux.*

*Elle est l'intruse encor, mais sera la maîtresse,
Le jour où la cité tuera l'esprit des champs
Fait de rêves anciens et d'usages touchants
Et de lenteur prudente et de sournoise adresse.*

*Aussi les lents vieillards qui voient, avec leurs yeux,
Se déchirer le voile épais des destinées,
Condamnent-ils cet élan fou de cheminées
Qui défient leur clocher et qui barrent leurs cieux.*





Le Meunier

*A la limite
Des villages et des hameaux,
Le vieux meunier, comme un ermite,
S'exile et vit, là-haut,
Tranquille et doux, dans sa maison ailée.*

*Il a surpris les démêlés
Qu'ont entre eux la pluie et le brouillard,
L'aube qui boude et le soleil blafard,
Les jours givrés d'hiver, les jours pourris d'automne,
Et ceux de l'été vert et monotone.*

*Le vieux meunier vit calme et lent,
En ses sabots de bouleau blanc ;
Son dos compact se bombe en voûte,
Mais son oreille est fine et l'on dirait
Que son regard, même distrait,
Toujours, là-bas, du côté de la route,
Reste aux écoutes.*

*L'essieu criard, comme un oiseau de nuit,
Dans le sommeil profond des campagnes muettes,
Roulent, de tous côtés, vers lui,
Les gars campés sur leurs charrettes.
Ils arrivent des horizons d'Escaut
Et des fermes droites, là-haut,
Près des digues jaunes ou grises ;
Ils arrivent, par les chemins blottis
Dans les sablons de Locristy
Et les bas-fonds de Hamme et de Tamise.*

*Du haut de sa lucarne en bois,
Le bon meunier les aperçoit
Et d'un mot preste les aborde ;*

*Et vite, il leur descend sa corde :
Un nœud coulant y rattache les sacs.
Puis, sans un heurt, sans un ressac,
En ligne raide, en ligne droite,
Le seigle clair, le froment frais
S'élève, est englouti et disparaît
Par une trappe étroite.*

*Le bon meunier reste là-haut,
Menant sa vie obscure et seule,
Près de ses meules;
Il collabore au pain des bourgs et des hameaux;
Il est couvert de cendre et de farine fine;
Il apparaît aux crédules enfants
Comme un grand Saint Nicolas blanc
Qui demeure près des nuages;
Autour de son vieux front le ciel semble en voyage;
Il est calme toujours, il chante et moud son grain;
Le poing noueux des ouragans l'étreint,
Mais rien ne le submerge.
Il distingue, là-bas, sur les canaux,
Les noms usés des vieux bateaux
Et l'enseigne des antiques auberges,
Et, tout au loin, Anvers la grande et ses vingt tours;*

*Si bien qu'il lut, devant témoins, un jour,
L'heure exacte et son chiffre de flamme
Au cadran d'or de Notre-Dame.*

*Et tel, le bon et paisible meunier,
Parmi ses sacs et ses paniers,
Travaille en sa maison ailée;
Et les saisons démuselées
Sous des cieux d'or, de foudre et de tempête,
Passent, sans que se trouble ou s'inquiète,
Du poids des ans,
Sa tête.*





Les Armes

*Tandis qu'au loin, là-bas, autour des blancs moulins,
Jeunes et vieux, garçons et filles,
Soit par groupes, soit par familles,
Sarclent un champ de lin,
Et que les blés montent et montent,
D'une poussée égale et prompte,
Les villages soudain prennent un air guerrier :
On fourbit avec hâte; on lustre avec angoisse;*

*La lime aux mille dents s'acharne sur l'acier,
Et le coq d'or de la paroisse
Semble juché,
Plus mâle et fier, sur son clocher.*

*Au long des murs, dans les enclos,
Serpes, bêches, piques et faux
Luisent comme des armes.*

*Et les forges vacarment;
Un étalon qu'on ferre ébranle le travail
Et longuement se respire, dans les allées,
La rêche odeur de la corne brûlée.*





A l'Aube

*Sur les fumiers, tassés par blocs,
Au petit jour, chante le coq.*

*Et tous les coqs du voisinage,
De cris touffus et angoissés,
Lui répondent, le cou dressé,
Comme un bâton dans leur plumage.*

*Morte de sommeil lourd,
Une servante en jupons rouges,
Cheveux défaits et seins qui bougent,
S'étire en traversant la cour.*

*Et c'est l'éveil des métairies :
Les chiens aboient, les porcs grognent ;
Les pieds massifs des chevaux cognent
Le mur sonnante des écuries ;
Un verrou crie à l'huis des granges ;
Les seaux qu'on range
S'entrechoquent sur les carreaux ;
L'étable s'ouvre et les buées
Montent des litières remuées
A coups de fourche et de rateaux.*

*Déjà les cuisines sont pleines
De gens de peine
Qui gloutonnent autour des plats,
Puis qui partent, armés de bêches,
Fouiller la terre, âpre et sèche,
Là-bas.*

*Et des poules entrent et sortent
Et caquettent au seuil des portes;
Le métayer, la pipe aux dents,
Impose à ses trois fils leur tâche:
L'un l'accepte; l'autre se fâche;
Mais tous la remplissent, en attendant
Que l'aïeul meure et qu'eux soient maîtres.*

*Et la ferme se vide et le soleil pénètre,
Comme de l'or, par les fenêtres;
Et les mouches, sur les tables poissées,
Mènent des rondes insensées
Et par couples s'essorent;
Tandis qu'en lumineux et roucoulant arroi
Se pavanent les blancs pigeons sonores,
Au bord des toits.*





La Fenaison

*Faux et rateaux!
Bidons au poing, paniers au dos,
Un linge humide enveloppant la gourde,
S'en vont, vers l'horizon,
Les gens qui font leur fenaison,
Malgré l'heure plombante et lourde.*

*Nul ne chante : l'air est brûlant.
Les carrefours pierreux et blancs
Tracent leur croix par l'étendue.
Aucune ombre n'est suspendue,
Nuage en marche, sur l'Escaut.
Et les voiles d'un grand bateau,
Par au-dessus des digues qui le masquent,
Apparaissent, vides et flasques.*

*Et dans le pré, sur double rang, les gars,
Le corps virant de droite à gauche,
Fauchent;
Fourches hautes, les femmes
Remuent, ainsi que des drapeaux en flamme,
Les foins épars.*

*C'est la fête de la sueur
A la lueur
Des serpes et des piques :
L'odeur humaine envahit l'air ;
Les bras sont forts, les aciers clairs
Et les gestes épiques.*

De grands torses poilus et roux
Se redressent dans la poussière :
L'Escaut ondule en vagues de lumière,
Les blés roulent, de l'un à l'autre bout,
L'or des reflets et l'or des moires.
A cruche pleine, on verse à boire.
Les servantes vers le fleuve s'en vont
Remplir, de temps en temps, les brocs et les bidons
Et reviennent, rapides,
Moites des flancs, moites des seins,
Et maculant le drap de leurs corsages pleins
Du bout de leurs tetons humides.

Sonnent les cloches : c'est midi.
Les corps s'allongent pour la sieste ;
Mais aussitôt que les heures prestes
Réveillent, tout à coup, le travail engourdi,
L'ahan reprend.
Et c'est jusques au soir les mêmes gestes,
La même ardeur, le même acharnement, debout
Dans la torride violence,
Du silence qui bout.

*Crue et rêche, l'herbe est rasée.
On suit, à fleur de sol, les empreintes laissées
Du vol circulaire des faux.
Les foins, de jour en jour, tassent leurs monts plus haut.
Et pour les emporter voici les attelages
Si lourds et si compacts et si monumentaux,
Qu'à leur rentrée on croira voir, le soir, par les hameaux,
Des granges pleines qui voyagent.*

*Et lorsque le dernier charroi
Entre les toits balancera le poids
De sa charge dernière,
La fille la plus forte et le plus fier des gas
Se camperont en haut du tas,
Les corps noyés dans l'or et la poussière,
La crasse et la sueur plaquant leur peau
Et brandissant, ainsi que des hérauts,
Au-dessus de leurs fronts durs et têtus, la faux
Toute stridente de lumière.*





La Mort du Fermier

Il était mort, soudain, sur son champ, à midi.

*Par le chemin passant derrière le village,
A bras d'homme, on le porta chez lui.
Son sarreau bleu lui voilait le visage.
Le chien, à coups d'aboi, l'accueillit dans la cour,
Et sa fille, poussant un grand cri sourd,
Laissa tomber par terre,
D'entre ses mains,
Le pain.*

La nouvelle courut des clos jusqu'aux chaumières.

*Des gens passaient hâtant le pas ;
D'autres, au seuil des portes,
Se rassemblaient et parlaient bas ;
D'autres faisaient escorte
Aux fils du mort qui se hâtaient, là-bas ;
Une servante vieille et tannée
Partit chercher la fille aînée
Qui habitait au loin.*

*Sur son vieux lit refait avec grand soin
On étendit le corps, les mains en pointe.*

*Deux chandelles brûlaient.
Un peu de sang perlait
Aux lèvres jointes.
Bientôt filles et fils furent là,
Debout,
Dans sa chambre, devant leur père.
Le silence s'y installa
Autoritaire ;
Mais les mouches volaient
De-ci, de-là, en long remous ;*

*Et le branlant volet
Laisait filtrer une longue lumière
Par un long trou.*

*Et les femmes soudain sanglotèrent :
« La terre,
Large et belle, la terre
Qui leur était le bien commun
Depuis toujours, sous les parents défunts,
Qui donc l'émietterait comme un épi d'avoine ?
Il faut soigner et conserver le patrimoine
Selon la volonté du mort qui gisait là. »*

*L'aîné des fils, tout à coup, s'en alla.
On l'entendit, dans la cuisine, ouvrir l'armoire,
Saisir un broc et se verser trois fois à boire.
Et quand on l'eut rejoint, brusquement il parla :*

*« La terre,
Il faut la vendre ;
Et puisqu'il est celui
Qui seul la peut reprendre,
Grâce à son or,*

*La terre,
Qu'il ait raison ou qu'il ait tort,
Sera dûment sa terre à lui.
C'était d'ailleurs la volonté du père. »*

*L'autre fils dit : « Il faut que le bien reste entier,
Commun à tous, avec ses vingt-quatre bonniers
Allant du chemin creux jusqu'à la ferme haute.
Le vendre ou le couper serait la lourde faute. »*

*L'aîné haussa l'épaule et ne répondit pas.
L'une des sœurs violemment saisit son bras,
Et lui tendant le poing, comme un morceau de haine,
Jura : « Si notre terre était vendue un jour,
Il ne s'y ferait plus ni moisson, ni labour,
Et la mort seule aurait pour soi tout le domaine. »*

*L'aîné, qui la savait sorcière, eut un sursaut;
Mais sa colère et sa rancune étant trop fortes,
Il fit un geste bref et lui montra la porte.*

*Alors ce fut à qui lui crierait le plus haut :
Qu'il était fourbe et ladre et doublement infâme.
On lui reprochait tout : sa ruse et son argent ;
On lui jetait au front ce que disaient les gens
De sa fille deux fois mère et de sa femme
Dont le village entier avait connu le lit.
Lui seul, depuis vingt ans, les avait tous salis.
Les yeux luisaient, les poings serraient leur rage,
Des coups brusques sonnaient sur la table de bois
Et la maison tremblait du seuil jusques au toit,
Tant s'amassait de hargne en ce funèbre orage.*

*O ce combat sinistre et rauque, à volets clos,
Dans le silence entier des campagnes massives ;
Ceux qui passaient se regardaient au bord du clos
En surprenant soudain les haines convulsives
Qui se mordaient et se déchiraient là.*

*Le charpentier survint pour prendre la mesure
Du mort chargeant le lit de sa vaste ossature.
Aux coups de son talon la porte s'ébranla.
Un brusque arrêt barra le cours de la querelle.*

Les sœurs, prises de peur, se parlaient bas entre elles.

Le charpentier cria son nom et l'on ouvrit.

Son mètre en main, il s'approcha du lit :

Les chandelles s'étaient peu à peu consumées;

La lame de lumière entrant par le volet fermé

Barrait le front du mort, étrangement;

Et les taons et les mouches

S'arrêtaient par moments

Pour boire aux deux caillots de sang

Qui rougissaient sa bouche.





L'Étalon

*L'ombre d'un grand nuage blanc
Circule au loin, de plaine en plaine;
Un vent du sud, torpide et lent,
Remue à peine
Les barbes des épis et les feuilles des frênes;
Lorsque, soudain, rompant d'un bond
Sa chaîne,
S'enfuit, de la ferme prochaine,
Un étalon.*

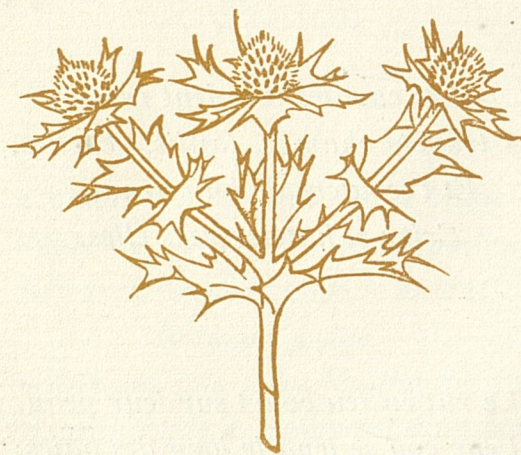
*Ses sabots noirs cassent les pierres
Et les cailloux des chemins clairs;
On voit luire les quatre fers
De son galop dans la lumière.*

*Son corps torride de soleil
Tangue et tangue parmi la masse
Des avoines et des méteils;
Son souffle ardent brûle l'espace.*

*Les cavales le voient venir
A travers champs, taillis, venelles,
Et l'écoutent de loin hennir,
Crier et haleter vers elles.*

*Le rut en feu court sur leur peau,
Leur cou se tend le long des haies;
Tandis que lui, le corps en plaies,
Franchit fossés, barrière, enclos,*

*Et longuement promène au centre
Du troupeau moite et pantelant,
Tel un roi rouge et violent,
L'orage énorme de son ventre.*





Les Trains

*Sur un chemin compact, de pierraille et de cendre,
A travers bois, taillis, fleuves, moissons et prés,
Sous les pâles matins ou les couchants pourprés,
Les trains quotidiens font le tour de la Flandre.*

*Ils vont, fumée au vent, sur leurs deux rails déserts,
Et chaque gare au loin leur semble être un refuge;
Ils ont visité Lierre, Anvers, Termonde et Bruges,
Les fleurs de la Campine et les flots de la mer.*

*Jadis, on les voyait rouler presque avec crainte :
Les bœufs fuyaient là-bas ; les pigeons familiers
Désertaient les recoins de leurs blancs colombiers ;
La mort semblait peser où pesait leur empreinte.*

*Mais aujourd'hui leur va et vient, au long des champs,
Fait à peine trembler le seuil d'une demeure,
Et leur passage annonce aux travailleurs quelle heure
Le jour qui marche et fuit, jette au soir approchant.*

*Les rails d'acier luisant sont encadrés de haies ;
Les chiens et les troupeaux ne le redoutent plus ;
Et dans les fentes d'or des plus mornes talus
Se pavoisent des fleurs et se bombent des baies.*

*Marbres, grès et granits ; fontes, fers et charbons ;
Tous les trésors secrets que les terres lointaines
Cachent aux flancs obscurs des môts, sous les fontaines,
Apparaissent en Flandre, au dos des lourds wagons.*

*Et le probe soleil de la Lys familière
Regarde étrangement s'entasser, comme un dol,
Cette moisson mûrie aux entrailles d'un sol
Où jamais ses rayons n'ont glissé leur lumière.*

*Les gens la voient passer aux limites des bourgs,
Sans trop lever leurs yeux de la glèbe féconde ;
Mais quelques-uns, les plus jeunes, rêvent du monde
Où les rails infinis dessinent leurs contours.*





Le vieux Banc

*Voici le banc de bois, près des roses trémières,
Où le soleil, par les après-midi légers,
Est bon à boire et à manger
Comme du pain et du vin de lumière.*

*Il est luisant et vieux ; il semble las ;
Il domine la route et les plaines, là-bas,
Où respirent dans l'or, les blés hauts et fragiles.
La Lys, avec ses joncs que foule un vent agile,
Avec ses bateliers et ses chalands,
S'en va, mirant au loin les hameaux blancs.*

*La faux des moissonneurs brille dans la campagne ;
Un bruit de moulin d'eau sourdement accompagne
Des pas que l'on entend sonner sur un chemin ;
Oh ! le vieux banc, près des roses et des ormins,
En a-t-il écouté, de lentes causeries,
Quand se parlaient, entre eux, le soir, les vieux fermiers !*

*Ils se disaient les nids qu'abritaient leurs pommiers,
Le foin mouillé qui s'échauffait dans les prairies,
Et la taupe que trois taupiers n'ont pu saisir,
Si folle était sa route avec tous ses méandres.
Ils discutaient quel grain il leur fallait choisir
Pour qu'un seigle meilleur ornât le sol de Flandre ;
A quel quartier de lune, il importait semer
Ou bien greffer la plante ou bien planter le chêne ;
Ils auguraient, souvent, de la saison prochaine
Et du temps du mois d'août d'après les jours de mai.*

*Ainsi devisaient-ils près des roses trémières,
A sourde voix et s'appuyant sur le banc vieux,
Tandis que lentement les obliques lumières
Allongeaient vers la nuit leur ombre au devant d'eux.*





Les Soirs d'Été

*Lorsque rentrent des alentours,
Tels soirs d'été, les attelages,
Les vieilles gens des vieux villages
Se rassemblent aux carrefours.*

*Les plus anciens semblent descendre
Du calvaire de leurs cent ans;
Leurs petits yeux sont clignotants
Dans leur face, couleur de cendre.*

*Ils sont à bout de tant marcher ;
Ils radotent, sourient et pleurent,
Puis se taisent, écoutant l'heure
Casser le temps, à leur clocher.*

*Les aieules se sont assises
Sur les roses d'un coussinet ;
Les deux brides de leur bonnet
Tombent d'aplomb sur leurs mains grises.*

*Les veilleuses du souvenir
Brûlent au fond de leurs mémoires ;
Leur menton mâche des histoires
Longues à ne jamais finir.*

*La plus jeune passe à la ronde
Quelques lambeaux d'un almanach ;
Entre deux prises de tabac,
On discute la fin du monde.*

*On reparle de morts fauchés
Depuis quels temps! — Dieu s'en souviene.
« C'était quand l'école gardienne
S'ouvrait encor au vieux marché. »*

*On dit ses deuils et ses misères;
On se chamaille et c'est à qui
Traîne le plus dolent ennui
Vers les plus noirs anniversaires.*

*Tous sont jaloux de leurs douleurs :
Défunt leur fils, morte leur fille ;
Les bœufs, qui sont de la famille,
Captés, un soir, par des voleurs.*

*Et tous les maux que l'on endure
Sans qu'on aille crier, merci !
Sève épuisée et sang moisi,
Sous la chair flasque et la peau dure.*

*Ainsi causent les vieilles gens,
Les soirs d'été, dans les villages;
Sur le chemin, les attelages
Fleurent, au loin, comme un encens.*

*Et, jour à jour, les temps s'écartent;
Du lundi soir au samedi
On ressasse ce qu'on s'est dit;
Mais le dimanche, on joue aux cartes.*





Les Mouches

*Le caillou luit et brûle et la mare bouillonne.
Au détour d'un sentier zigzagant et vermeil,
Sur des bigarreaux d'or broyés dans le soleil
Bataille et tourbillonne
Un flot sonore et fou de mouches tatillonnes.*

*On n'entend que le bruit uniformément sourd
De leur vol ronronnant sous le silence lourd.
Ailes, vous scintillez dans la clarté plénière,
Si fort que tout l'essaim de soie et de velours
Semble griller dans la lumière.*



La Fleur de Lin

*Avec ses doux yeux bleus
Pâlis
Aux vastes feux des cieux,
La fleur de lin regarde, en leurs méandres,
Couler l'Escaut ou s'attarder la Lys.
La fleur de lin est fleur de Flandre.*

*On l'aime au pays clair,
Où les moulins tournent dans l'air
Ainsi que des étoiles;*

*Où les bateaux larges et bas
Passent, avec leurs mâts,
Ailés de voiles.*

*Au temps des froments lourds et des seigles fluets,
Elle voisine avec la mauve et le bluet,
Dans les plaines immensément dorées;
Elle sourit, au long des clos et des orées
Et des jardins et des moissons;
Elle est la fleur des tranquilles maisons
Qui jalonnent les routes infinies;
On la peint quelquefois sur les planches vernies
Des chapelles, au coin des bois;
Si ses lèvres de fleur avaient la voix,
Elles diraient, aux vents qui traversent les landes,
Un peu de la douceur et de la paix flamandes.*

*Probes ménagères à bonnet blanc,
Femmes vieilles dont le menton tremblant
Raconte un tas d'histoires
Du Purgatoire,*

*Vieux métayers, dont les regards sont pleins
Et de rêves défunts et de douleurs passées,
Vous aimez tous la fleur de lin.*

*Et vous partez la voir pousser, vivante et franche,
Chaque dimanche,
L'été, quand vous allez aux champs
Et que vous discutez, calmes et sages,
Sur le temps sec que vous présage
Le fulgurant visage
Du grand soleil couchant.*

*L'heure arrive des faux, l'heure arrive des proies;
Juillet torride, en ses brassins de flamme, noie
Le sol, le bois, le ciel et les guérets d'été.
Mais la naïve fleur est morte et s'est fondue,
Avant ces temps de brutale avidité,
Minuscule veilleuse au cœur de l'étendue.*





La Saison dorée

*Lacs d'or dont les blés mûrs sont les roseaux penchants,
Les champs,
De l'un à l'autre bout des plaines,
Gonflent leurs flots inapaisés sous les haleines
Du vent qui naît à l'aube et s'endort au couchant.*

*C'est l'heure où la verdure, à l'ombre, est déjà noire;
Mais les moissons, avec leurs feux, avec leurs moires,
Roulent si bellement sous l'antique soleil,*

*Qu'une neuve saison, celle des mois vermeils
S'inaugure
Quand s'éteignent déjà les bois et les ramures.*

*Et jusqu'au jour où surgissent, à la lueur
Des faux, col et bras nus, torse en sueur,
Des moissonneurs,
Dans une étreinte immense, égale et sans secousse,
L'été torride et blanc brûle la Flandre rousse.*





Moisson

*Si vif luit le caillou qu'on dirait des sardoines ;
L'été touffu s'enchevêtre dans les fourrés ;
La fleur écoute, au bord des longs chemins dorés,
La fragile chanson du vent dans les avoines.*

*On coupe, à tour de bras,
Les seigles déjà mûrs et les orges là-bas ;
Des troupes de pigeons volent de chaume en chaume ;*

La spergule parfume et les trèfles embaument.

Voici

L'hirondelle qui passe et jette un cri

Et fuit.

*Sous le linge mouillé, à l'ombre des javelles,
Dorment les cruchons bleus dont les flancs en sueur
Sollicitent le gosier sec des moissonneurs.
La lamsane s'érige en bouquets d'étincelles,
Près d'un sentier désert où les guêpes rayées
Pillent un amas cru de groseilles broyées.*

*Oh ! ces gestes égaux dans l'or des épis mûrs !
Des pans de blés compacts tombent dans la lumière
Et la serpe décrit sa courbe régulière
Et mire à chaque coup un brusque éclat d'azur.
Rien ne trouble la loi des tâches violentes ;
Aucun effort sous le soleil ne s'engourdit ;
Une sieste rapide, à l'heure de midi,
Ranime, au bout du bras, la main qui devient lente.*

*Et les hameaux bondés et odorants de foin,
Aux prochains carrefours montent sous les verdure;
Et le puissant et large Escaut sinue au loin,
Comme une coulée énorme de mercure.*





L'Orage

*Sur un grand ciel couleur d'ardoise et lourd
Courent, légers comme l'étoupe,
La petite troupe
Des nuages d'orage.
Le tonnerre bruit, lointain et lent;
D'un énorme faux jour le village s'éclaire
Et le grand mur du presbytère
Luit, tout à coup, sinistre et blanc.*

*Un vent brusque retrousse
La robe en or des branches et des pousses,
D'arbre en arbre, le long du bois ;
Tous les oiseaux taisent leur voix.*

*En obliques volées
Passent les pigeons clairs ;
Et leurs coups d'ailes affolés
Font seuls, au milieu du silence,
Un bruit claquant dans l'air.*

L'attente, et puis, au loin, l'éclair.

*Et puis l'averse aiguë en fers de lance ;
Elle crépite aux flancs des toits,
Bondit et rebondit sur les tuiles faïtières,
Cogne les murs des pignons droits
Et déborde dans les gouttières.
Hâte, angoisse et désarroi :
Portes et fenêtres se ferment
Et l'on se signe, à larges croix,
Devant la foudre, au fond des fermes.*

*Le métayer, la peur au cœur,
Regarde, au loin, sur les éteules,*

*Les eaux trouer les meules
Et mordre, et battre, et ravager
Les plus rouges pommiers de ses vergers.
La fermière, qui vient et vaque,
Et qui supplie, en silence, le sort,
Allume, ainsi que pour un mort,
La chandelle bénite à Pâques;
Et l'enfant crie et l'enfant braille
Et demeure, le nez en l'air,
A voir, soudain, sur la muraille,
Le feu passant qui fut l'éclair.*

*D'abord
C'était du Nord
Que s'en venaient et giclaient les ondées;
Mais voici qu'une nue immense et léxardée
D'un frisson d'or,
Monte du sud et surplombe l'espace.*

*Le ciel entier n'est que menace.
Les nuages cuivrés qui se pourchassent
S'entrechoquent et s'allument férocement.
Tout le village est tremblement,*

Terreur brandie et panique soudaine.
Oh ! ces hameaux perdus, là-bas, au fond des plaines !
Leur sol crevé n'est plus qu'un écheveau d'ornières
Courant, noué ou dénoué, vers les rivières ;
Terres et cieux sont confondus à l'horizon ;
L'eau flagelle les murs et racle les maisons ;
Tout tremble et pleure et geint et craque et se disloque ;
Le jour a disparu sous des voiles de nuit ;
La foudre au sud, au nord, déchire l'infini
Comme une loque.

Et dans les clos, la peur augmente encor ;
Du milieu de la cour, les fumiers d'or
Débordent.
Un étalon s'est détaché, rompant sa corde ;
L'œil phosphoreux
Des chats peureux
Brille sur les armoires ;
Le porc se pelotonne au creux de sa mangeoire ;
Là-bas, au coin du bois,

*L'arbre le plus tenace et le plus droit
Tombe, soudain, la mort aux reins ;
Et l'on entend de tels bruits souterrains
Qu'on dirait que la terre
Est pleine aussi de feux et de tonnerres.*

*Et toujours, et toujours, l'orage
Battant les seuils, trouant les toits, fait rage ;
Et la plaine et le bourg et les prés et les clos
Disparaîtraient, peut-être, en un tournoiement d'eau,
N'était que, tout à coup, un vent rude et sauvage
Ne repoussât vers l'est la charge des nuages
Et dans un coin du ciel n'instaurât le soleil.
Alors les champs noyés redeviennent vermeils ;
Les métayers calmés, que l'espoir reconforte,
S'en reviennent, la pipe aux dents, au pas des portes,
Causer de ce qui fut leur affre et leur terreur ;
Les chats, les chiens, les porcs abandonnent leur peur ;
Un oiseau chante au bord du faite et la fermière
Eteint, d'un souffle bref, la pieuse lumière.*





Les beaux Nuages

*Avec ton ciel de nacre et d'ambre,
Tu rehausses les champs, les prés et les villages,
O mois des beaux nuages,
Septembre!*

*La croupe des chevaux et le soc des charrues,
Et le gars lent qui les conduit par les labours,
Sous la haute splendeur de la lumière accrue,
Groupent l'accord plus clair de leurs mouvements lourds.*

*L'air vibre; et l'on entend la cadence des ailes
Passer, en vols nombreux, sur les blanches maisons;
Et près du bois, là-bas, les cueilleuses d'airelles
Vers leur rouge récolte inclinent leur chanson.*

*Entre l'azur et la terre, la paix est faite:
Un bonheur se précise, égal et continu;
L'été s'attarde encor en de calmes retraites
Et les petits enfants courent encor pieds nus.*

*Et septembre, là-haut,
Avec son ciel de nacre et d'or voyage,
Et suspend sur les prés, les champs et les hameaux,
Les blocs étincelants de ses plus beaux nuages.*





Les Vieux des Villages

*En sarreau bleu, en jupon noir,
Couple rêche, le vieux, la vieille,
Les dimanches, avant le soir,
Vont voir leurs fils qui les surveillent.*

*Ils ont à deux cent cinquante ans;
Ratatinée, elle l'est toute;
Mais lui martelle encor la route
D'un pas sonnante, comme un battant.*

*Ils font leur lente promenade
En bons époux, en bons chrétiens,
Leur vache et leur âne malades
Animent seuls leur entretien.*

*Voici la ferme âpre et farouche
De leur cadet qui vit loin d'eux ;
Le vieux, pour avoir l'air moins vieux,
Se plante une fleur dans la bouche.*

*L'aîné, qui est garde du bois,
Du coin d'un carrefour les guette ;
Leur fille et ses enfants sournois
Les fatiguent de leurs requêtes.*

*Celui qu'ils préfèrent, le fils
Qui fut leur crainte et leur martyr,
Les insulte, s'il ne soutire
De leur visite, un clair profit.*

*Les vieux, en maugréant, reviennent
Par la prairie et ses sentiers ;
Chacun ressasse une antienne
Sur les horreurs de leur métier.*

*Machinale, la maigre vieille
Tapote, avec un bout de jonc,
Les plis usés de son jupon,
Quand tout à coup en eux s'éveillent*

*Les angoisses d'avoir laissé,
Sans nul gardien, pendant une heure,
Les sous, pièce à pièce, amassés
Depuis trente ans, dans leur demeure.*

*Ils se hâtent, gagnent leur seuil,
Fouillent le fond de leur paillasse,
Comptent l'avoir, à voix très basse,
Serrés de peur, tremblants d'orgueil,*

*Les doigts aigus, les mains hagardes,
Les yeux illuminés par l'or,
Et fixement, ne se regardent,
Qu'après l'avoir compté encor.*

*Le temps est loin, qu'aux jours propices
Ils s'unirent sans rien de rien,
Mais ils ont fait de rien leur bien
Et de leur bien leur avarice.*

*Ils ont peiné bon an, mal an,
Tordant un gain rudimentaire
De leurs lutttes, à coups d'ahan,
Contre les forces de la terre.*

*Leurs dix enfants furent leur faix;
Il en est mort : Dieu les accueille :
Quand la forêt perd de ses feuilles
Le sol s'engraisse et c'est bien fait.*

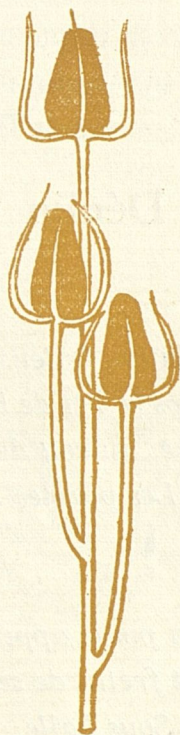
*Jadis, leur hutte en bois de hêtre
Était grande comme la main;
Mais aujourd'hui, c'est trois fenêtres
Qu'ils alignent sur le chemin.*

*Et les voici usés et blêmes
Au bout des ans et de leur sort,
Peureux des gens, peureux d'eux-mêmes,
Et supputant entre eux leur mort.*

*Chacun vivant de sa panique,
Chacun voulant pour soi tout seul
— Fut-ce un seul jour — la somme unique,
Avant la nuit et le linceul.*

*Mais leurs enfants sont là qui veillent,
Les yeux aigus à l'horizon;
Et quand parfois, dans la maison,
Un feu de chandelle s'éveille,*

*Ils arrivent, prestes, pour voir
S'il ne faut point chercher le prêtre
Et brusquement, avant le soir,
Fermer les yeux des trois fenêtres.*





Déclin

*Matins frileux !
Le temps se vêt de brume ;
Le vent retrousse, au cou des pigeons bleus,
Les plumes.*

*La poule appelle
Le pépant fretin de ses poussins
Sous l'aile.*

*Panache au clair et glaive nu,
Les lansquenets des girouettes
Pirouettent.*

*L'air est rugueux et cru;
Un chat près du foyer se pelotonne;
Et tout à coup au coin du bois résonne,
Monotone et discors,
L'appel tintamarrant des cors
D'automne.*





Les petits Métayers

*Son chat, son chien, son porc, sa vache et quelques poules ;
Dites, le maigre bien du métayer flamand !
Si, le dimanche, au soir tombant, sa tête est saouïle,
Les autres jours, toujours, il peine obstinément.*

*D'un cœur dont rien ne lasse et l'espoir et l'attente,
Il casse ou moud le temps qui ne l'enrichit pas.
L'été, dans la campagne, avec sa bêche ardente ;
Dans la grange, l'hiver, avec sa meule à bras.*

*Et tout au long des mois, courbée aux mêmes tâches,
Sa femme a soin et de l'étable et des fumiers ;
Chaque dimanche au soir elle amène leur vache
Brouter, pour la distraire, autour des vieux pommiers.*

*Horloge à poids de plomb, de ton tic-tac dans l'ombre
Tu dérobes aux deux vieillards l'instant qui fuit ;
Et dans leur vie étroite et dans leur maison sombre,
C'est toi, avec ton pouls, qui fais le plus de bruit.*

*Le travail monotone use leur existence
Comme leur pas toujours le même use leur seuil ;
Ils s'en iront, un jour, sans nulle résistance,
De leur besogne au lit et du lit au cercueil.*





Les Meules

*A cinq, à dix, à vingt sur les éteules,
Comme autant de hameaux
Nouveaux
Autour des bourgs et des villages,
S'éparpillent les meules.*

*La route,
Où trimballent les attelages,
Où les rouliers, la pipe aux dents,
Passent en s'attardant
Est loin — on la redoute.*

*Même l'énorme branle-bas
Et le travail ardent des métairies
Tournent les fours et les buanderies
Vers le chemin d'où les meules ne se voient pas.*

*Mais les meules
Ont pour elles les plaines
Où l'on peut voir,
Le soir,
Myriadaire et morcelé,
Le bloc total du cristal étoilé ;
Elles ont pour elles leur ombre solennelle
Se déployant si largement
Sur le damier vide et morne des champs,
Qu'elles semblent jeter au devant d'elles
Toute la nuit qu'au jour tombant
Accumule
Le crépuscule.*

*Ainsi pendant les froids et les brumes d'hiver,
Trônent-elles grandes et seules,
Les meules ;
Et jusqu'aux jours du printemps vert,
Au fond des guérets nus et des plaines hagardes,
Le ciel et l'étendue en ont la garde.*



Mariage

*L'accord était conclu depuis Noël passé ;
Mais il fallait d'abord que mourut le grand-père,
Pour que ses dix bonniers de belle et forte terre
Fussent le bien du fiancé.*

*L'aieul est mort, et la noce aujourd'hui déploie
Sur l'ample mariée, et la moire et la soie ;
Et le solide anneau, dont l'or scintille et bouge,
Orne l'index de sa main rouge.*

*L'homme apparaît massif en son habit de drap,
Le dos épais, le col lustré, le menton ras,
Et d'un geste superbe épongeant sur son seuil
L'âcre sueur de son orgueil.*

*Les coups de feu qu'on a tirés, drus et sonores,
Dès le matin, en son honneur, aux carrefours,
Et les bonds triomphaux des cloches dans la tour
Rendent son cœur plus fier encore.*

*Sa ferme est là qui monte et s'étend devant lui :
Et son bétail est gras et l'étable rayonne ;
Et les croupes s'y étalent comme des fruits,
Dans l'or et les pailles d'automne.*

*Son seigle et son froment chargent par tas vermeils
Ses vieux greniers poudreux dont les poutres sont lasses ;
Il voit les coqs aller, venir dans le soleil,
Comme des feux qui se déplacent.*

*Oh ! ses prés, ses vergers, ses granges et sa cour.
Et sa femme là-bas qui, elle aussi, regarde
Ce bien qui fut l'âpre raison de leur amour
Et qui sera sa sauvegarde.*

*Et tandis que tous deux comptent sur leur destin,
La servante apparaît qui hèle les convives
Vers la table luisante et le fumant festin
Et la soupière aux couleurs vives.*

*Avec gêne d'abord on entame les plats;
Mais dès que l'entrain monte et que la faim s'aiguise,
Les plus francs des mangeurs, autour des poulets gras,
Baffrent en manches de chemise.*

*Les tourtes et les flans apparaissent dans l'or
Des papiers découpés et des assiettes peintes;
Et pour sabler le vin plus goulûment encor,
On boit au broc et à la pinte.*

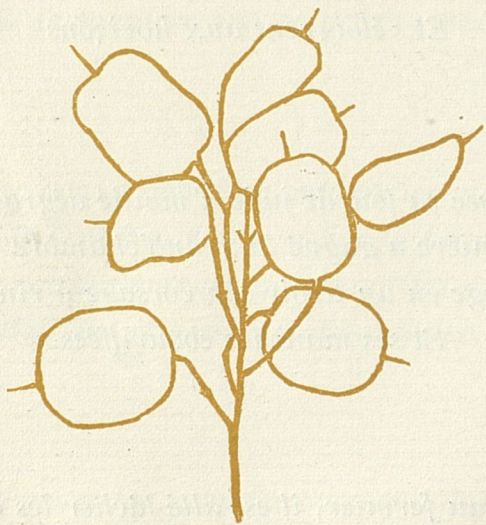
*Et le curé se lève et parle avec lenteur
Du ménage futur et des enfants à naître
Et de l'espoir qui tout à coup lui monte au cœur,
Qu'un des garçons se fera prêtre.*

*Et le soir de septembre envahit l'horizon
Et baigne et ralentit et disperse la fête ;
Et des pas inégaux battent la nuit muette
Et s'éloignent aux horizons.*

*Avec sa lourde jupe à moitié dégrafée
La fermière a gagné la grand'chambre là-haut,
Et range en un tiroir son corsage à rinceaux
Et ses manches ébouriffées.*

*Quant au fermier, il est allé lâcher les chiens,
Prendre un coup d'air et verrouiller dûment les portes ;
Si quelque franc valet presse une gouge accorte,
Il passe et rentre et ne voit rien.*

*C'est que sa femme à lui l'attend dans leur lit sombre;
Mais avant d'y rentrer, il lui montre du doigt
La cachette creusée en un coffre de bois,
Où l'or se tasse et luit dans l'ombre.*





Une Heure de Septembre

*Comme enfermés et secoués
En un sac invisible,
Une ronde de moucherons
Tourne dans le soleil.*

*L'après-midi finit : l'air est vermeil.
Ainsi que de longues glissoires d'or,
Des bandes de clarté obliques
Passent entre les troncs
Et s'étendent sur les gazons.*

*Dans un pli de terrain,
Un fin brouillard
Se lève;
Et l'envol d'un oiseau,
Courbant la branche d'un bouleau,
Deux feuilles mortes
Tombent dans l'eau.*





Le Taillis

*Une vie âpre et sourdement myriadaire
S'y concentre en assauts et s'y disperse en bonds ;
Mille insectes furtifs, grouillants et solidaires,
Sous la mousse dorée, y taraudent les troncs.*

*Carabes bleus, charançons roux, mouches velues,
Et les prestes fourmis et les lents limaçons,
Ailes, pattes, corselets, antennes, affluent
Au labyrinthe obscur de l'herbe et des buissons.*

Bien que tous les dix ans, sous de larges blessures,
Le taillis amputé semble en janvier mourir,
Sa sève se ranime aux sucres des moisissures
Et ses moignons saignants s'entêtent à guérir.

Et son fouillis renaît et se reprend à vivre,
Avec ses bourgeons fins et ses feuillages lourds,
Et ses bourdons d'émail et ses guêpes de cuivre
Et l'orgue inapaisé de leurs ronflements sourds.

Et le silence moite et l'ombre spongieuse
Ne s'y replongent plus qu'après les jours d'été,
Quand fleurissent la triste et pourpre scabieuse
Et la rouge bétouille et l'orpin argenté.

Et qu'en sa toile intacte et de lune baignée,
Parmi les feuilles d'or et les rameaux d'argent,
Au coin du bois, près de l'étang,
Attend
La grise et molle et bulbeuse araignée.





Les Porcs

*Avec leurs groins
Fouillant les creux, fouillant les coins,
Et leurs tetins gluants de boue
Et de gadoue,
Les porcs, lourds et compacts
Comme des sacs,
Comme des tonnes,
Féroce^{ment}, gloutonnent.*

*L'étable est pareille à l'égout :
Toutes les moisissures
Y fermentent en des remous
De lavasses et de rinçures ;
L'auge semble taillée en un grand bloc
D'ombre et de crasse,
Où les petits s'entassent
Et s'entrechoquent,
Et longuement, avec rage,
Fourragent.*

*Au centre de la cour, parmi les fumiers jaunes,
Sous la voûte du ciel natal,
Trône
Le grand verrat monumental.*

*Il s'étale, clair et vermeil,
Le ventre à l'aise,
Le groin dardé, telle une braise,
Dans le soleil ;
Et près de lui, vague la truie,
Qui vient et va et qui s'ennuie*

*Et qui grommelle,
Puis, tout à coup, s'enfuit, là-bas,
Dans un ballottement pesant et las
De ses mamelles.*

*Un midi lourd pèse sur l'or
Des jus, des bouses et des pailles ;
Toutes les pourritures d'automne travaillent
Silencieusement à la tranquille mort.
Les porcs vaguent bouffis, mais aucun ne regarde
Vers le bouquet de feux et de flammes hagarde
Qui les embrasera quand il faudra mourir ;
Ils absorbent, dans le présent, tout l'avenir,
Et leurs deux yeux malins, brillants et minuscules,
Ne se fixent vers le lointain, qu'au crépuscule,
Quand de petits nuages roux, tels des goretts,
Courent sous un ciel bleu vers les pourpres forêts.*





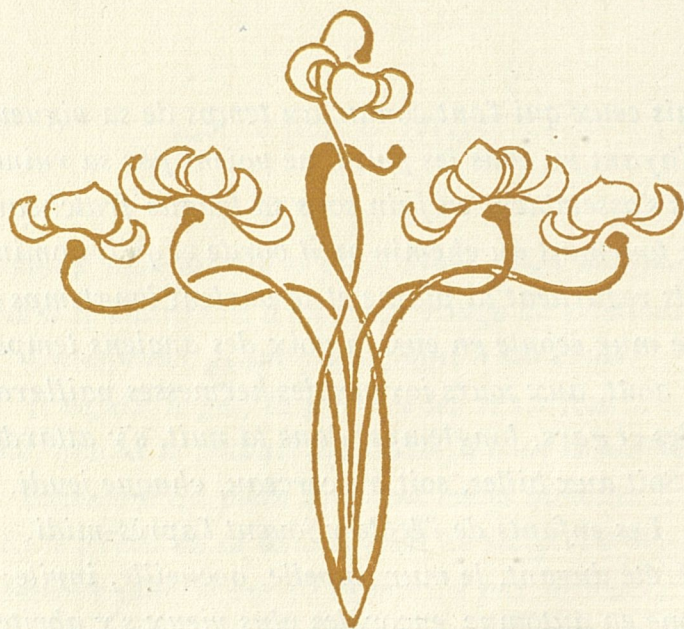
Le vieux Mur

*Le vieux mur est usé et ploie ainsi qu'un homme;
Jadis il se chargeait d'un poids rouge de pommes :
Un espalier géant s'attachant à ses clous.
Il défiait le gel, la pluie et les vents fous;
L'été, quand le travail des champs bout et halète,
Luisaient au plein soleil ses tuiles violettes
Et le grain de sa brique était de sang et d'or.
Maintenant, il est las et mordu par la mort;
Un tonnerre lointain l'ébranle et l'intimide;
Des insectes visqueux peuplent ses joints humides;*

L'arbre qu'il étayait s'écorce et se détruit,
Le vers mange la feuille et la guêpe le fruit.
La joubarbe, l'orpin, l'aigremoine et l'ortie
Ont pris racine en ses pierres désassorties ;
D'un trou large et brutal son flanc est traversé ;
Un de ses contreforts a chu dans le fossé.
Il est morne et couvert de lèpres et de taies
Et le plâtre s'écaille autour de ses cent plaies.

Mais ceux qui l'ont connu, au temps de sa vigueur,
L'ayant vu tous les jours, ne voient pas sa ruine ;
Ils s'assemblent en juin sous sa longue fraîcheur,
Au tournant du chemin qu'il borde et qu'il domine ;
Ils regardent la plaine et se parlent longtemps ;
Le mur écoute en eux la voix des anciens temps.
En août, aux jours joyeux des kermesses paillardes,
Filles et gars, longtemps, dans la nuit, s'y attardent.
Soit aux billes, soit au cerceau, chaque jeudi,
Les enfants de l'école y jouent l'après-midi.
L'été durant, le mur appelle, accueille, invite ;
Même en automne, encor, les plus vieux s'y abritent,
Le soir, pour voir rentrer, de loin, les fourrageurs

*Et leurs grands chars bougeants, pleins d'ombre et de lueurs,
Qui lentement, là-bas, par les routes circulent
Et semblent charrier,
Vers les hameaux pacifiés,
Les blocs croulants du crépuscule.*





Amours

*Voici le dernier mois vermeil :
Lunes rouges, pourpres soleils.*

*Et bellement, le long des haies,
Comme des clous, pointent les baies ;
Et brusquement c'est le coq clair,
Qui déchire d'un spasme et d'un éclair
Et d'un grand cri de violence
Le mol silence
Dont les voiles pendent et s'affaissent dans l'air.*

*Et c'est le temps aussi où les servantes,
Le soir, en des vergers assombris d'or,
Offrent aux valets lourds l'aubaine ardente
Et la kermesse de leur corps.*

*L'été, ils s'assaillaient parmi les champs superbes,
Là-bas, au coin des bois, ici, au pied des gerbes;
Mais aujourd'hui l'amour se mélange à la peur;
La ferme est là qui inquiète et des lueurs
Bougent et regardent, de loin, dans les villages;
Aussi, bien qu'on se pille et se saccage,
Rien ne s'entend du triomphal combat;
Les dents mordent les crins, les pieds mordent la terre,
Comme un flux de bonheur s'épand en chaque artère,
On s'écrase le spasme à coups de baisers gras!
Oh ! cet étouffement et ces luttes muettes,
Et ces amours d'autant plus fous, d'autant plus forts,
Que leur ardeur est plus fermée et plus secrète,
Au fond des vergers noirs et des herbages d'or.
L'air est complice et doux; des brumes flottent;
Le vent se bombe et s'apaise comme un désir,
Pour se gonfler encor et puis mourir;
Unique, un cri s'entend, de pie ou de hulotte.*

*Lunes rouges, pourpres soleils,
Oh! ces heures du dernier mois vermeil.*

*Et la fête ne s'alentit et ne s'achève
Qu'à l'heure où le matin se lève
Et s'essore des langes clairs de l'aube;
La plaine alors, étincelante d'or,
Brille, de toutes les fleurs de sa robe :
Les bois, les toits, les eaux
Semblent de la clarté mise en faisceaux.
Et lentement, filles et gars reviennent
A leurs besognes quotidiennes;
Les uns mènent vers les labours
Le pas massif des chevaux lourds;
Et les autres, la chair encor en fête,
Partent traire et soigner leurs bêtes
Et grapillent et caressent, longtemps
Encor, les pis que leur tendent les flancs
Fermes et chauds du bétail blanc.*





L'Air se durçit

*L'air se durçit, le gel va ressaisir la nuit.
Les roses du pignon tremblent au vent qui passe,
Une dernière abeille entre dans les fleurs lasses,
Et tout à coup s'angoisse et brusquement s'enfuit.*

*Les mille bruits du soir montent des vieux villages,
Plus nets et plus vrillants qu'aux jours secs de l'été;
Une tenace, vieille et morne hostilité
Semble habiter l'ornière où grince un attelage.*

*Plaintes des puits, douleurs des seuils, cris des verrous,
Vous perforez le cœur transi de l'étendue ;
Tout devient crainte, attente et misère tordue
Entre les dents du froid qui mord comme les loups.*

*L'eau se crispe et se serre et bleuit dans les mares ;
Le dallage se sèche autour du vieil évier ;
Les chats, pour le foyer, désertent le grenier ;
Le lait ne caille plus dans le giron des jarres.*

*Et la cloche, qui sonne et sonne l'angélus,
Change de voix pour annoncer que les journées
Pleines d'abeilles d'or sont à leur tour fanées
Et que les clairs boutons des roses safranées
Sur leurs tiges d'orgueil ne s'entr'ouvriront plus.*





L'Air est humide .

*L'air est humide, épais et gras ;
Taches de deuil, des oiseaux planent
Auprès des sacs bondés qui s'alignent là-bas ;
De terre en terre, ici, plus loin, par tas,
A feux larges, brûlent les fanes.*

*Mélancoliques et longues et lentes,
Frôlant le sol, barrant les sentes,*

*Tels des gestes qui s'en iraient
De hameau en village et de champ en forêt,
Mélancoliques,
Traînent les vols des torpides fumées.*

*Comme des linges blancs tissés sous le ciel blême,
Elles passent et s'étirent toutes de même,
Sur la campagne longue où se penche l'hiver.
Parfois, quelque foyer plus vivement éclate,
Et sa fumée immense et plate
S'élève alors et saute en tourbillons dans l'air.*

*Le feu crépité ; un tas d'insectes
Semblent lutter, groupés en sectes,
Et se manger, au cœur des flammes.
Fermiers et gars, filles et femmes
Remuent la braise énorme avec des rateaux noirs,
Et l'immense brasier qui bouge
Illumine dans l'ombre et dans le soir
Leurs visages tout à coup rouges.*

*Et voici qu'à nouveau s'étirent les fumées,
Infatigablement, au gré du vent, là-bas,
Sur les champs au repos et les plaines calmées;
Et voici qu'à nouveau leur rampement, au ras
Du sol, s'étend, parmi les clos et les venelles,
En lignes lentes et longues et parallèles;
Et que la nuit survient et que toujours, toujours,
Elles passent, sans un arrêt dans leur vol lourd,
Sans un remous lointain dans leur mouvant sillage,
Toujours, vers les marais, les bois et les villages,
Et par dessus les toits, les cours et les fournils,
Partent mourir, on ne sait où, dans l'infini.*





Vieille Ferme à la Toussaint

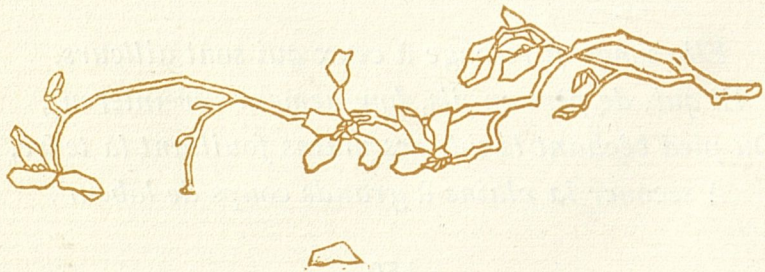
*La ferme, aux longs murs blancs sous les grands arbres jaunes,
Regarde, avec les yeux de ses carreaux éteints,
Tomber très lentement, en ce soir de Toussaint,
Les feuillages fanés des frênes et des aunes.*

*Elle songe et resonge à ceux qui sont ailleurs,
Et qui, de père en fils, longuement s'éreintèrent,
Du pied bêchant le sol, des mains fouillant la terre,
A secouer la plaine à grands coups de labour.*

*Puis elle songe encor qu'elle est finie et seule,
Et que ses murs épais et lourds, mais crevassés,
Laissent filtrer la pluie et les brouillards tassés,
Même jusqu'au foyer où s'abrite l'aïeule.*

*Elle regarde aux horizons boudier les bourgs ;
Des nuages compacts plombent le ciel de Flandre ;
Et tristement et lourdement se font entendre,
Là-bas, des bonds de glas sautant de tour en tour.*

*Et quand la chute en or des feuillages effleure,
Larmes ! ses murs flétris et ses pignons usés,
La ferme croit sentir ses lointains trépassés,
Qui doucement se rapprochent d'elle, à cette heure,
Et pleurent.*





L'Heure triste

*Partout, de loin en loin, de proche en proche,
Et pour les morts et les saints,
Et pour les hiers et les demains,
Partout sonnent, sur les chemins,
Et dans l'écho ricochent,
Les cloches.*

*L'heure est triste : les champs, les champs s'en vont mourir.
Brumes, recouvrez-les de vos étoupes lourdes;
Cloches, endormez-les de vos grandes voix sourdes,
Dans le silence entier de l'an qui va finir.*

*De feuille en feuille, avec ses millions de gouttes,
Comme un fourmillement sournois et inlassé,
L'eau pénètre les bois et les arbres lassés;
La boue épaisse et jaune emplit le creux des routes.*

*Le dos monumental d'un berger en haillons
Grandit sur son troupeau broutant au long des haies ;
Sinistrement luit la hache dans les futaies,
Et l'on entend siffler les hans des bûcherons.*

*Voici le vol immense et noir des corbeaux mornes.
Brumes, planez ; branches, choyez ; cloches, sonnez ;
L'hiver arrive autour des bourgs abandonnés,
Traînant de clos en clos, butant de borne en borne.*

*Le vieil hiver pourri, l'hiver des cieux du Nord,
Que connaissent les gens et les foyers de Flandre,
Quand la neige fine et grise comme la cendre,
Pendant des jours, toujours, tombe sur les champs morts.*





L'Incendiaire

*Déjà la grange est tout en feu :
Tourbillons noirs, flammes brandies ;
Le toit se fend par le milieu ;
Les souris crient dans l'incendie.*

*On se hèle de bouge en bouge ;
Des malades sortent du lit,
Collant leurs fronts creux et pâlis
Aux fenêtres tout à coup rouges.*

*Les toits voisins brûlent en rond.
Avec des sacs voilant leur tête,
A coups de trique et de jurons,
On sort des étables les bêtes.*

*On court au loin quérir de l'eau ;
On se bouscule sur les routes ;
Et l'eau s'écoule et s'enfuit toute,
Quand on revient avec les seaux.*

*Alors,
Au vent qui tord, au vent qui mord,
Le feu libre et vainqueur se gonfle et ronfle à l'aise :
Des tabliers géants de poussière enflammée
Sont secoués dans l'air et projettent au loin,
Dans chaque angle et chaque coin,
Des fleurs de braise.
Le foyer se soulage en torrents de fumée.
L'aile rapide et le cou droit,
De tous côtés les pigeons fuient ;
Autour des nids de leurs petits
Grincent, avec des cris d'effroi,
Les pies ;*

*Au fond de leurs paccages gras,
Les bœufs tassent leur peur et se reculent ;
 Debout, sur les meules, là-bas,
 Des hommes rouges gesticulent ;
 Et les lueurs et les éclats et les reflets,
Qui dans le soir tombant sur les plaines, voyagent,
 Illuminent le sombre et violent visage
 De la tragique et lointaine forêt.*

*De la ferme tuée et de la grange morte,
Avec ses blés, ses avoines, ses seigles roux,
Avec ses foins serrés en tas contre les portes,
Plus rien, quand vient la nuit, ne demeure debout.*

*Dans le fournil, la poutre énorme et transversale,
 Tel un épieu noirci perce encor le pignon ;
 Et la vierge Marie, au sceptre de laiton,
Seule demeure intacte au fond de la grand'salle.*

*Meubles sauvés : bahuts, tables, chaises, fauteuils,
 Sont échoués, lamentables, au long des seuils ;
Et près des hauts fumiers de la cour encombrée
 Se carre un lit dont la paillasse est éventrée.*

*Or, sur le coffre assis, le coffre aux clairs deniers,
La fermière, ses trois filles et le fermier,
Devant l'étonnement des sournoises voisines,
Se lamentent à grands gestes sur leur ruine.*

*Tandis qu'au bord du puits, près du chenil, l'aïeul,
Qui alluma, sans en rien dire, à lui tout seul,
La grange et les moissons largement assurées,
Serre de ses deux mains maigres ses deux genoux
Et tire avec grand soin de ses rouges yeux fous
Une douleur abondamment désespérée.*





Les Fumiers

*C'est la fête; la fête en or des fumiers gras.
On la voit s'avancer sur des chemins de boue,
A travers les hameaux flamands, serrés en tas,
Autour de longs marais où les foulques s'échouent.*

*Une odeur lourde et violente envahit l'air
Et se mêle aux brouillards qui, dès le matin, fument;
Et midi la dilate avec ses rayons clairs
Et les bêtes des prés, le cou tendu, la hument.*

*Et les chevaux couplés tirent sur leurs fardeaux,
Et la route reluit sous les bouses bronzées,
Et de grands coups de fouet claquent vers les échos,
Comme pour réveiller les terres épuisées.*

*Et jusqu'au soir l'œil est témoin du va et vient
De lourds charrois visqueux où s'allument les pailles,
Et qui passent, massifs et lents, serrés et pleins,
Ici, là-bas, partout, où les sèves travaillent,*

*Partout où doit passer le soc et son tranchant,
Pour retourner le sol et graisser les cultures,
Et fermement, refaire, au cœur même des champs,
De la vie ample et belle, avec sa pourriture.*





Les Etables

*Les nuages à l'horizon se pelotonnent ;
Le vent bondit au loin, de forêt en forêt,
Sous l'averse qui rode et sabre les guérets,
Les blancs troupeaux transis quittent les prés d'automne.*

*Les étables, au fond des cours,
Les étables depuis l'été désertes,
Les attendent portes ouvertes ;
Et chaque bête au mufle lourd,*

*Avant de s'engouffrer en leurs ténèbres,
Salue, une dernière fois,
Les feuillages, les champs, les pâtures, les bois,
Avec des meuglements effarants et funèbres.*

Et le soir tombe et le gel mord — et c'est l'hiver.

*Et désormais, dans la moiteur des bouses chaudes
Et des litières d'or que la fourche échafaude,
Sous leurs ventres bombés et clairs,
Elles passeront les mois des longues somnolences;
Chacune aimant et défendant
Son coin
Et mâchonnant
Nonchalamment
Raves, farine et foin,
Dans le silence.*

*Et la Toussaint grisâtre et le brumeux Noël
Agiteront au village leurs cloches lourdes;
Et tout l'hiver mordra, avec rage, le ciel,*

*Autour des clos muets et des étables sourdes,
Que se continuera, interminablement,
Dans la torpeur humide et la chaude indolence,
Toujours cet éternel mâchonnement,
A dents longues, dans le silence.*

*Seule, avant l'aube ou vers la nuit,
La servante qui trait arrivera bourrue,
Avec ses pieds massifs et ses larges mains crues
Et ses baquets de fer entrechoquant leur bruit,
Bousculer tout à coup ce repos moite et flasque ;
Elle entrera avec la pluie et la bourrasque,
Mouillant sa croupe énorme et ses gros cheveux roux,
Et sous le bétail gourde, qui surgira debout,
Comme des blocs de chair du fond de l'ombre terne,
S'accroupira sur l'escabeau carré,
Et longuement, entre ses doigts serrés,
Etirera les pis brusquement éclairés
A la lueur de sa lanterne.*

*Et quand, ses seaux pendus à ses deux bras,
Avec son lait fumant et gras,
Elle aura regagné à la hâte les caves,*

*Le bétail lent, pensif et grave,
A sa torpeur retombera.
Et dans la paix, l'ennui, la somnolence,
Le monotone et sourd mâchonnement,
Interrompu quelques moments,
Reprendra cours invariablement
Jusques à quand, dans le silence ?*

*Et l'étable, sous les brumes profondes
Et les vents d'ouest qui flagellent les mondes,
N'attendra rien des jours immensément pareils,
Avant que mars, sur les pâtures molles,
N'allume à son soleil
Les simples fleurs parmi les herbes bénévoles.*





Pauvres Chaumes

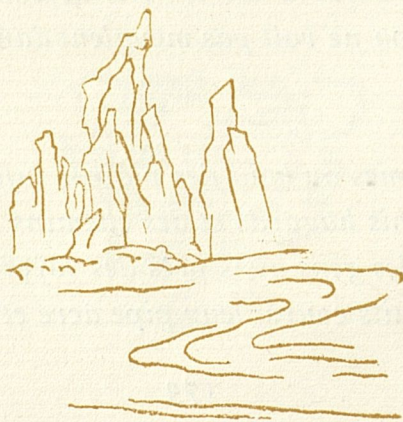
*Oh ! cette ombre de jour tombant du ciel hagard !
Et ces feuilles jonchant le sol, de rouille et d'ambre ;
Voici le deuil, voici la mort, voici décembre :
Des bœufs qu'on ne voit pas meuglent dans le brouillard.*

*Pauvres chaumes au bout des plaines infinies,
Au bout des bois hagards et des chemins noyés,
Avec vos vieilles gens assis près des foyers
Fumant, à petits coups, leur pipe âcre et jaunie !*

*Pauvres chaumes, avec l'hiver, avec le soir;
Avec l'hiver, avec la nuit sur vos champs mornes,
Avec vos carrefours déserts où le vent corne,
Dites quel dur et rauque appel vers les temps noirs !*

*C'est l'heure où les plantes douces rentrent sous terre,
Où sur l'aire vidée et sombre des labours
Plus rien ne passe, au long des heures et des jours,
Que de grands vols d'effroi vers les bois solitaires,*

*Où la bêche et la herse et le coutre et le soc,
Tout se ternit dans l'ombre immense et se corrode ;
Où sur le fleuve éteint l'horizon échafaude
Un crépuscule énorme et livide, par blocs.*





Les Brumes d'Hiver

*O les brumes, au long des torpides semaines!
Brumes! quand l'aube point, brumes quand vient le soir;
Tout azur est fané, toute lumière est vaine;
Voici la pluie immense et molle et l'autan noir.*

*Les fossés gorgés d'eau, les mares croupissantes,
Lentement, lourdement, rongent les sols fendus;
La ferme semble morte où conduisent les sentes
Et les chemins qui vont au loin semblent perdus.*

*Les mendiants apparaissent près des chaumières,
Sortant des horizons où se cachent les bois :
Et les cailloux rugueux et lourds de leur prière
Se heurtent dans leur gorge et grincent dans leur voix.*

*Au coin du champ voisin, où les meules s'accourent,
Les noirs choucas traversent l'air de leur vol lourd ;
L'étable et les fournils dorment ; les granges boudent ;
Et seuls, les hauts fumiers fument au fond des cours.*

*Un grand silence mou charge ces pourritures ;
Et rien ne s'entendrait, au long des jours lassés,
Si, du côté des bourgs, quelque cloche âpre et dure
Ne sonnait, vers le soir, pour d'obscurs trépassés.*





La Vie à l'Étouffée

Les villages, l'hiver, vivent à l'étouffée.

*Dans les enclos boueux et les paccages gras,
Autour des vieux fumiers que la fourche échafaude,
Les litières jaunes et chaudes
Se renversent par tas;
Sitôt que s'entr'ouvre une porte,
S'échappe, des fournils malsains,*

*La molle et fade odeur des brassins
Que vers l'auge on transporte;
On écoute grogner les porcs moites et lourds,
Et leurs pattes glisser sur les dalles visqueuses ;
Goutte à goutte, l'eau choit d'une gouttière creuse
Et son tintement flasque emplit toute la cour.*

*Près de la plaque en fer noirci des cheminées,
Le tison se consume et boude et sa fumée
Monte, nouant ou dénouant ses nœuds
 Nombreux
 Jusqu'au plafond de hêtre;
Dans la chambre voisine on marche sur ses bas,
Tandis qu'au jour brouillé de la fenêtre,
Parmi l'ample vapeur et ses fades bouffées,
La servante savonne et lave à tour de bras
Et plonge dans la cuve, où leurs plis s'enchevêtrent,
Avec un bruit gluant et mat, les draps.*

Les villages, l'hiver, vivent à l'étouffée.





Les vieux Paysans

*Tant de soupçons griffus leur entaillent l'esprit,
Qu'ils ne croient jamais d'emblée
Ce qu'une langue humaine à leur oreille dit,
Même sous les nuits étoilées.*

*Ils vivent lents, muets, compliqués et retors,
Dans la lésine et dans l'envie,
Les yeux hallucinés par le maigre fil d'or
Que mêle à ses trames, leur vie.*

Rien n'a prise sur leur cerveau, sinon le gain ;
S'il ne leur sert, s'il ne rapporte,
Le droit ou le devoir viendra frapper en vain
Avec ses poings, contre leur porte.

Le monde entier tient dans leur bourg ou leur hameau,
La ville aux flammes d'or, la ville,
Elle est là-bas, l'usine en feu d'où tous les maux
Tombent sur les plaines serviles.

Dans leurs marchés, les mots vagues qu'ils font mouvoir
Négarent point leur vigilance ;
Ils n'ont qu'un but, c'est d'épier ou de savoir
Ce que renferme leur silence.

Leur champ est sous leur main, leur ferme est sous leur œil ;
Bêtes et gens, ils les oppriment ;
La terre est à tel point leur affre et leur orgueil,
Qu'ils l'adorent jusques au crime.

*Tous espèrent, sans qu'ils l'avouent, durer cent ans,
Comme tel vieux de leur village;
Et puis — sait-on — si l'ombre et la mort et le temps
Viendront à bout de leur grand âge?*

*Ils demeurent enracinés, comme des troncs,
Dans leurs tares et dans leurs vices;
Ils trouvent juste et clair et bon tout ce qu'ils font
Et que les autres en pâtissent.*

*Mais c'est de leur entêtement compact, maussade et lent,
Que la race de Flandre est née,
Dure comme le sol, rêche comme le vent,
Patiente, comme l'année.*





Le Soir

*Au déclin de l'année,
Décembre, avec ses ciseaux lourds,
Coupe les plus longs pans de lumière et de jour
Au manteau clair des dernières journées.*

*Dans les fermes, autour du feu,
Chacun revient vers les quatre heures ;
On a lavé le linge et baratté le beurre.*

*Sur leur chaise baillent les vieux,
Serrant leur corps, toussant leur rhume.
Les fils rentrent des champs,
L'autre après l'un, tranquillement,
Et s'approchant de la lampe qui fume,
Menton penché, les ors dans leur pipe s'allument.*

*Et pendant qu'on se tait à l'unisson,
Tous les bruits de la nuit sourdent de l'ombre
Et s'entendent autour de la maison :
Des bonds fuient brusques et sombres,
Au long du pré, vers les buissons.
Un cri plaintif et lent qui tout à coup sanglote,
Cri de chouette ou de hulotte,
S'en vient, on ne sait d'où, là-bas ;
Et les taupes qui besognent sous terre,
Jusques près du pignon font leur travail obscur ;
Un flasque et lourd plongeon crève une eau solitaire,
Et d'énormes rats noirs grimpent au long des murs.*





Fin d'Année

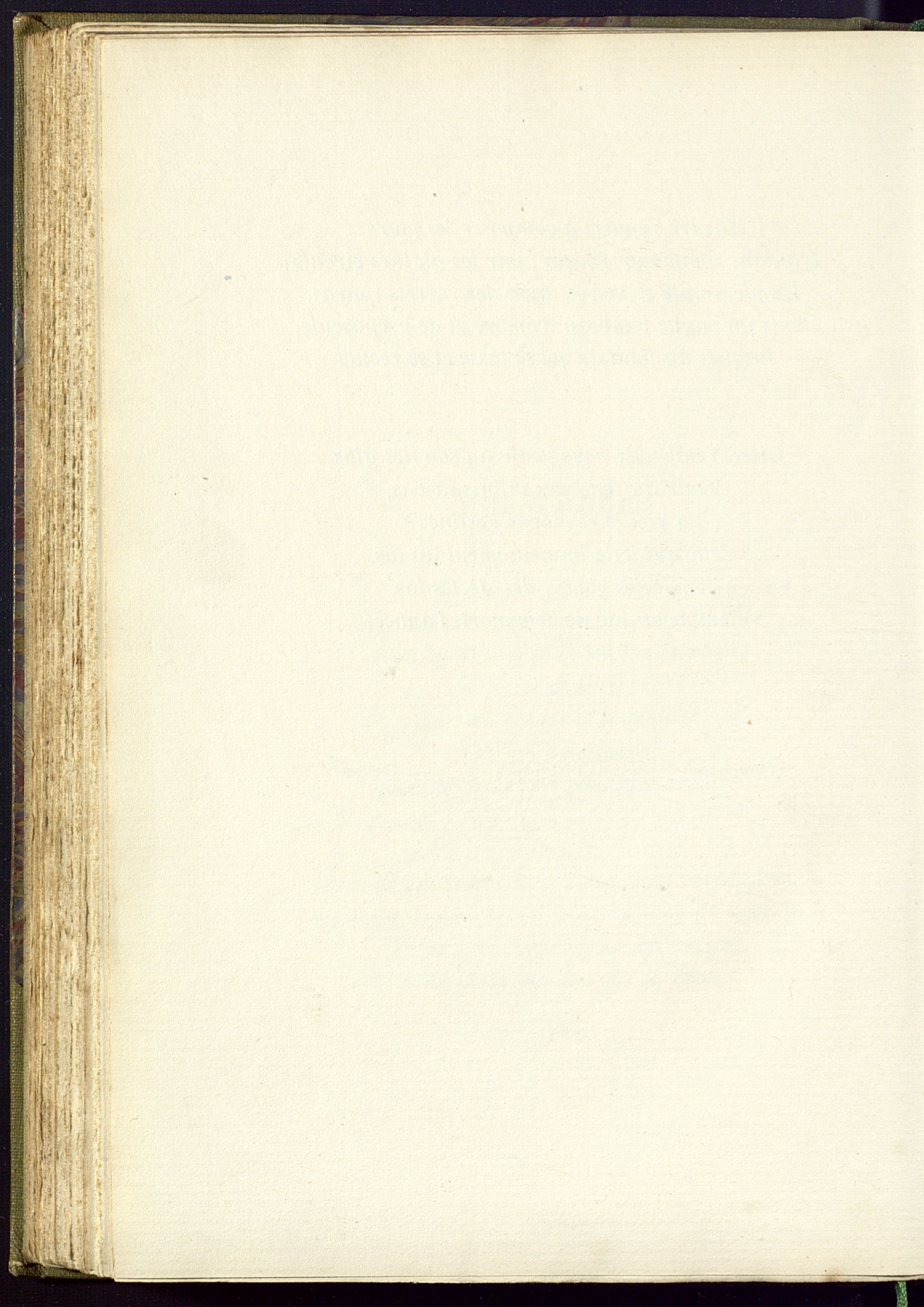
*Sous des cieux faits de filasse et de suie,
D'où choit morne et longue la pluie,
Voici pourrir,
Au vent tenace et monotone,
Les ors d'automne;
Voici les ors et les pourpres mourir.*

*O vous qui frémissiez, doucement volontaires,
Là-haut, contre le ciel, tout au long du chemin,
Tristes feuilles comme des mains,
Vous gisez, noires, sur la terre.*

*L'heure s'épuise à composer les jours ;
L'autan, comme un rodeur, par les plaines circule ;
La vie ample et sacrée, avec des regrets sourds,
Sous un vague tombeau d'ombre et de crépuscule,
Jusques au fond du sol se tasse et se recule.*

*Dites, l'entendez-vous venir au son des glas,
Venir du fond des infinis là-bas,
La vieille et morne destinée ?
Celle qui jette immensément au tas
Des siècles vieux, des siècles las,
Comme un sac de bois mort, l'année.*







Epilogue

*O! les heures du soir sous ces climats légers,
La lumière en est belle et la lune y est douce,
Et l'ombre souple et claire y répand sur les mousses
Les mobiles dessins d'un feuillage étranger.*

*Oliviers d'Aragon, figuiers de Catalogne,
Hameaux calmes et blancs sur vos ruisseaux penchés,
Derniers rayons frôlant les toits et les clochers
Où s'arrêtait le vol replié des cigognes.*

*Chansons de muletiers en des cabarets roux,
Et vous, femmes, dont la démarche était hautaine,
Quand vous montiez, la jarre au flanc, vers les fontaines,
Que de fois ma mémoire a reflué vers vous!*

*Mais je suis né, là-bas, dans les brumes de Flandre,
En un petit village où des murs goudronnés
Abritent des marins pauvres mais obstinés,
Sous des cieux d'ouragan, de fumée et de cendre.*

*Les marais noirs, les bois mornes, et les champs nus,
Et novembre grisâtre et ses cheveux de pluie,
Et les aurores d'encre et les couchants de suie,
Ma brève enfance, hélas! les a trop bien connus.*

*Toujours l'énorme Escaut roula dans ma pensée.
L'hiver, quand ses glaçons où se miraient les astres
Craquaient et charriaient leurs blocs vers les désastres,
J'étais heureux et fort d'une joie angoissée*

*L'été, les bateaux lourds qui trouaient les lointains
Vibraient moins de leurs mâts où flottaient des emblèmes,
Que mon cœur exalté ne vibrait en moi-même
Pour quelque lutte intense et quelque grand destin.*

*Les mobiles brouillards et les volants nuages,
De leurs gestes puissants m'ont ainsi baptisé,
Et mon corps tout entier s'est comme organisé
Pour vivre ardent, sous leur tumulte et leurs orages.*

*O vous, les pays d'or et de douce splendeur !
Si vos bois, vos vallons, vos plaines et vos grèves
Tentent parfois encor mes désirs et mes rêves,
C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon cœur.*

*L'amour dont j'ai brûlé fut conçu pour ses femmes ;
Son ciel hostile et violent m'a seul doté
De sourde résistance et d'âpre volonté
Et du rugueux orgueil dont est faite mon âme.*

*Mon pays tout entier vit et pense en mon corps;
Il absorbe ma force en sa force profonde,
Pour que je sente mieux à travers lui le monde
Et célèbre la terre avec un chant plus fort.*

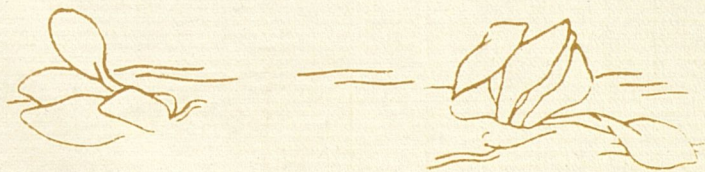


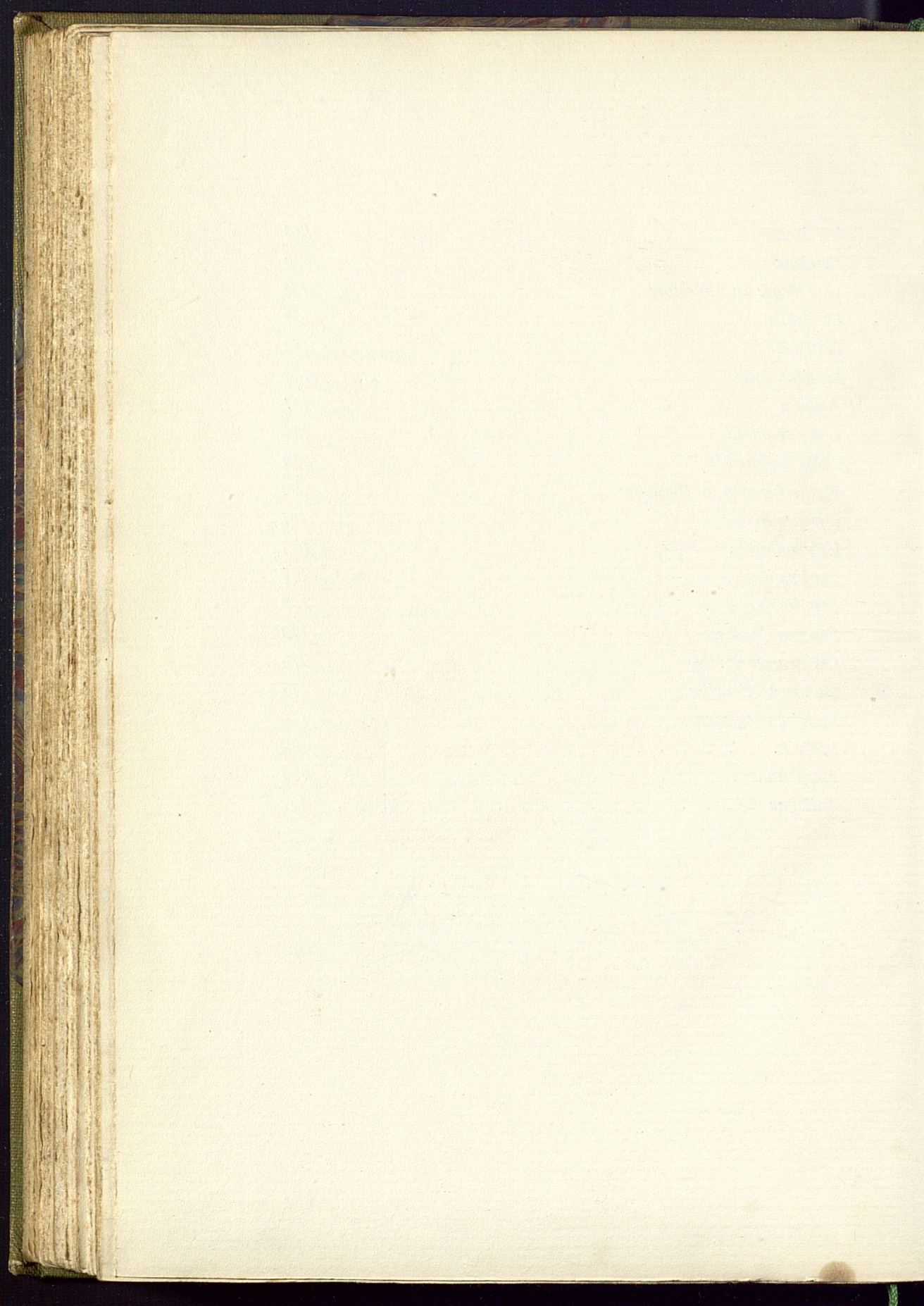
TABLE

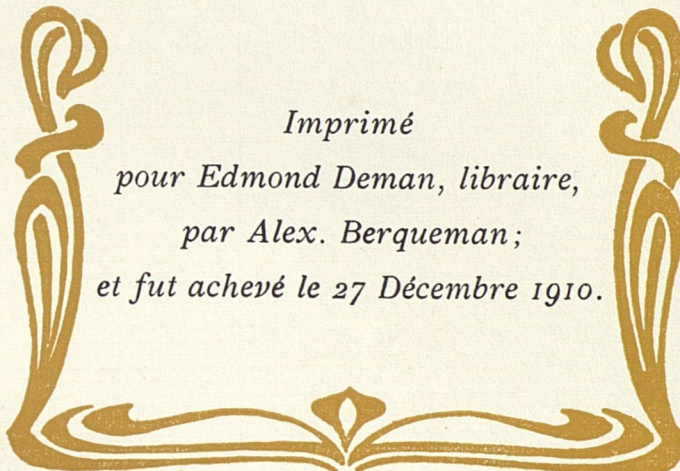
<i>Liminaire</i>	5
<i>Ténèbres</i>	9
<i>Le Jour des Rois.</i>	11
<i>Les Avars</i>	13
<i>Cour de Ferme</i>	16
<i>Dégel</i>	18
<i>Premier Cri</i>	21
<i>L'Inondation</i>	23
<i>Le Temps</i>	28
<i>Les Pies</i>	31
<i>Aprement</i>	33
<i>L'Emoi</i>	36
<i>Les Giboulées</i>	38
<i>Les Mardi-Gras au Village</i>	41
<i>Clarté froide</i>	44
<i>Les Villages</i>	46
<i>L'Eveil</i>	49
<i>Premiers beaux Jours</i>	51
<i>Rumeurs</i>	53

<i>Pâques</i>	55
<i>Les Fleurs</i>	57
<i>Les Oiseaux</i>	59
<i>La Pluie</i>	61
<i>Les Vergers de Mai.</i>	64
<i>Les Chapelles.</i>	66
<i>Les Alouettes</i>	69
<i>Les Aoûterons</i>	71
<i>L'Usine.</i>	75
<i>Le Meunier</i>	77
<i>Les Armes.</i>	81
<i>A l'Aube</i>	83
<i>La Fenaison</i>	86
<i>La Mort du Fermier</i>	90
<i>L'Étalon</i>	96
<i>Les Trains</i>	99
<i>Le vieux Banc</i>	102
<i>Les Soirs d'Été</i>	104
<i>Les Mouches</i>	108
<i>La Fleur de Lin.</i>	109
<i>La Saison dorée.</i>	112
<i>Moisson</i>	114
<i>L'Orage</i>	117
<i>Les beaux Nuages</i>	122
<i>Les Vieux des Villages.</i>	124
<i>Déclin</i>	130
<i>Les petits Métayers</i>	132

<i>Les Meules</i>	134
<i>Mariage</i>	136
<i>Une Heure de Septembre</i>	141
<i>Le Taillis</i>	143
<i>Les Porcs</i>	145
<i>Le vieux Mur</i>	148
<i>Amours</i>	151
<i>L'Air se durcit</i>	154
<i>L'Air est humide</i>	156
<i>Vieille Ferme à la Toussaint.</i>	159
<i>L'Heure triste</i>	161
<i>L'Incendiaire</i>	163
<i>Les Fumiers</i>	167
<i>Les Etables</i>	169
<i>Pauvres Chaumes</i>	173
<i>Les Brumes d'Hiver</i>	175
<i>La Vie à l'Etouffée</i>	177
<i>Les vieux Paysans</i>	179
<i>Le Soir.</i>	182
<i>Fin d'Année.</i>	184
<i>Epilogue</i>	187



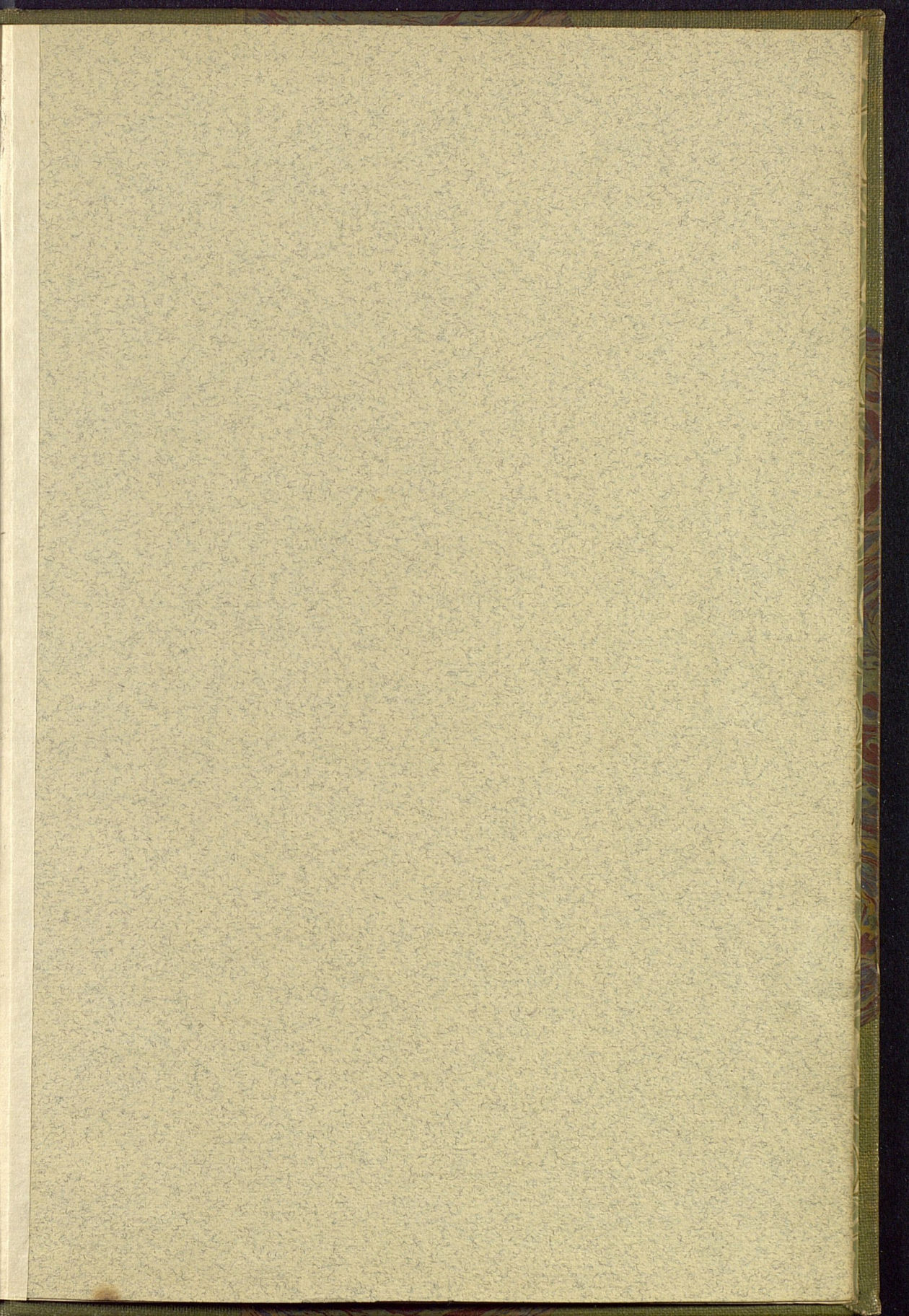


A decorative gold frame with Art Nouveau-style flourishes, consisting of two vertical elements on the sides and a horizontal base with a central floral-like motif.

Imprimé
pour Edmond Deman, libraire,
par Alex. Berqueman;
et fut achevé le 27 Décembre 1910.

MLPo 11763





51



